6

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/sabineetaurlie00gaul

SABINE ET AURÉLIE.

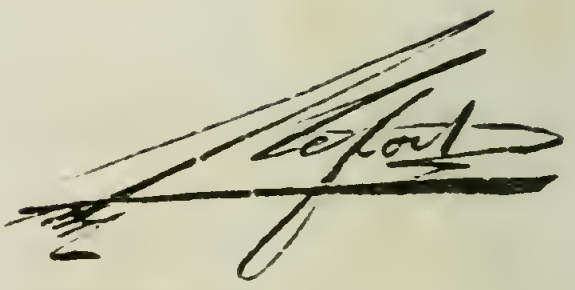
SABINE ET AURÉLIE.

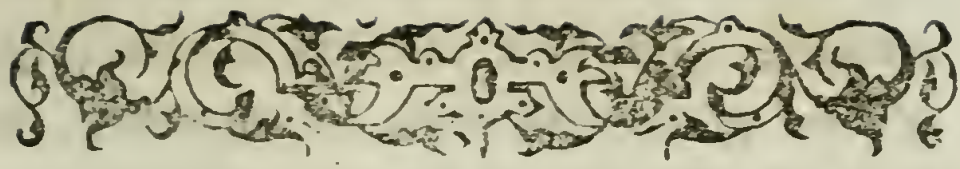
Par l'auteur d'Adhémar de Belcastel.

Les grâces sont trompeuses et la beauté est vaine. La femme qui craint le Seigneur est seule digne de louanges.
Prov. xxxi. 30.

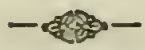
LILLE.
L. LEFORT, IMPRIMEUR - LIBRAIRE,
RUE ESQUERMOISE, 55.
1844.

PROPRIÉTÉ DE





SABINE ET AURÉLIE.



PREMIÈRE PARTIE.

I.

Une heure du matin sonnait à toutes les horloges de Paris ; un brillant équipage ramenait à son hôtel de la rue de Helder une jeune dame élégamment parée. Mécontente et fatiguée, elle entre dans son salon et se jette en baillant dans un fauteuil.

« C'est bien aimable à vous, Monsieur, dit-elle, d'un ton grondeur à son mari,

qui se promenait à grands pas d'un air préoccupé, c'est bien aimable à vous, qui m'aviez promis de venir me chercher, de me faire attendre si longtemps et de me manquer de parole !... »

M. Rennecour, lui désignant alors une lettre ouverte sur le guéridon, allait ouvrir la bouche pour se justifier, quand sa jeune femme, bonne, malgré sa légèreté, s'approcha de lui d'un air moins maussade. « Mais je devine, dit-elle, vous avez reçu quelque mauvaise nouvelle. Quel malheur est donc arrivé ?

» — Aucun qui me soit personnel, Hermance ; mais j'ai appris ce soir la mort d'un parent toujours cher, quoique nous fussions séparés depuis longtemps ; à lui se rattachent tous mes souvenirs d'enfance, de jeunesse. Privé de frère, j'en voyais un en lui.... »

Et le banquier, ordinairement si froid, essuyait une larme de ses yeux.

« Je comprends maintenant, dit Her-

mance, que les regrets de l'amitié l'aient emporté aujourd'hui sur tout autre soin, et je ne vous en veux plus.

» — Mes regrets ne sont pas ma seule préoccupation, reprit M. Rennecour. Mon cousin a laissé une famille, il s'agit de faire quelque chose pour elle. Tenez, voyez vous-même, ajouta-t-il en présentant à sa femme la lettre timbrée de Vienne qu'il venait de recevoir. »

M. Rennecour, à l'exemple de tous les hommes d'un âge mûr, qui ont voulu épouser une femme très-jeune, se laissait gouverner par elle, croyant, par sa condescendance à ses moindres caprices, lui faire oublier la disproportion d'âge qui existait entre eux. Hermance jouissait de son empire : un cachemire, des diamants, une fête pour les faire valoir, suffisaient à l'excessive légèreté de son caractère.

Le peu d'années qui s'étaient écoulées depuis son mariage, avaient été employées à parcourir ce cercle étroit des plaisirs de

la vanité, dont elle allait sans doute se lasser, si le nouvel incident dont nous venons de parler ne fût à propos venu y jeter quelque diversion.

Pour achever de peindre le caractère de Mme Rennecour, nous conviendrons qu'elle était habituellement d'une humeur agréable et qu'elle paraissait rendre son mari heureux ; aussi, ses devoirs étaient si faciles ! M. Rennecour, si indulgent ! Que lui demandait-on ? de s'amuser, d'être satisfaite ! Le besoin d'un bonheur plus sérieux ne se présentait point à son cœur, et ce cœur léger était aussi peu susceptible de grandes chutes et de passions qui égarent, que de hautes vertus et de dévouements profonds et prolongés.

La circonstance actuelle excita cependant au moins à l'extérieur sa sensibilité. « Quoi, mon ami, s'écria-t-elle, deux petites jumelles au berceau ! Ah ! il faut les faire venir, il faut les adopter. Que l'oncle chanoine garde le petit garçon,

soit ; il fera son éducation, c'est son affaire, mais moi je veux les petites jumelles. »

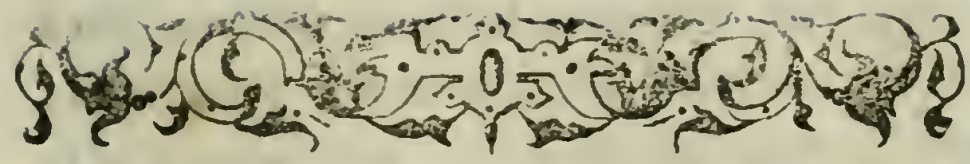
Ceci fut dit avec une grâce charmante, qui réjouit le cœur du banquier.

« Ma chère amie, lui dit-il, réfléchis-tu bien à la charge que tu t'imposes? ces enfants te donneront peut-être quelque souci : ne serait-il pas plus sage de t'en éviter l'embarras, en nous contentant d'envoyer là-bas une somme pour leur entretien ?

» — Non, vraiment, me priver de deux jolies petites filles que je regarderai comme mes propres enfants ; elles seront pour moi une source de jouissances toutes nouvelles. Oh ! mon ami, tu ne sais pas comme c'est gentil de se promener au boulevard, aux Tuileries, suivie de deux petits bijoux tout pareils. L'un fait remarquer l'autre, et tous deux font remarquer la maman. On s'écrie : « Oh ! les beaux anges ! ... Que leur mère doit être heureuse !... Sais-tu que je serai toute glo-

rieuse, et que je n'aurai plus rien à envier à Mme Delsol, qui est si fière de ses deux poupards. »

Et cette femme frivole qui, dans les devoirs et les jouissances maternelles n'entrevoyait qu'une parure de plus, paraissait en ce moment aux yeux de son mari, un cœur parfait, une angélique créature.



II.

Pendant plusieurs jours, il ne fut question que des jumelles. Mme Rennecour faisait mille projets, mille dispositions pour les recevoir ; son enthousiasme permettait à son mari, qui, dans tout autre cas aurait craint de l'attrister, de s'étendre avec complaisance sur son ancienne affection et sur ses regrets pour le parent qu'il avait perdu et dont cependant il s'était jusque-là peu inquiété.

Ce parent, M. Murville, avait été longtemps dans une grande prospérité. Renne-

cour, son cousin, issu de parents sans fortune, aurait vécu dans les privations, sans l'amitié de Murville qui l'aimait et le traitait en frère.

Cette liaison si douce, si utile, faisait alors le bonheur de ces deux jeunes gens et semblait ne devoir jamais s'altérer un instant. Mais la révolution, en changeant leur sort, vint les séparer à jamais, et les doux épanchements de la tendresse fraternelle firent place à l'impérieux besoin de se soustraire aux catastrophes dont les diverses existences étaient menacées.

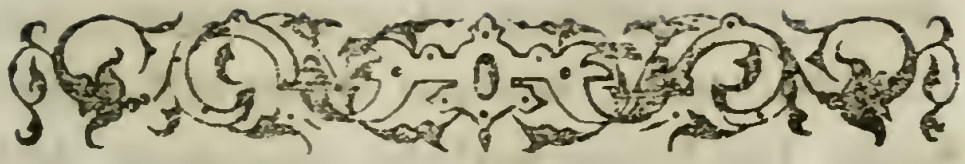
M. Murville le père, que ses richesses marquaient du sceau de la proscription, ne put éviter l'échafaud; et son fils, proscrit aussi, n'y échappa qu'en se retirant en pays étranger. Longtemps errant et n'étant point accoutumé au travail, il eut à souffrir les plus grandes privations, sans pouvoir donner de ses nouvelles à Rennecour, dans la crainte de le compromettre.

Ce dernier, grâce à son peu d'impor-

tance, était sorti sain et sauf de la tourmente ; il avait même trouvé dans ce nouvel ordre de choses quelques chances de fortune, dont il sut habilement profiter, sans néanmoins manquer à l'honneur. La pensée de son ami, pauvre et fugitif, vint quelquefois contrister son cœur ; mais, outre la difficulté d'avoir de ses nouvelles, l'entraînement des affaires vint distraire de plus en plus son esprit et ses vues.

Pour Murville, après s'être formé à l'école du malheur et avoir passé dans le commerce par les plus humbles emplois, il était parvenu, avec les années, à se créer une existence honorable, qui lui parut douce après les douloureuses épreuves qu'il venait de traverser. Alors il songea à compléter son bonheur en s'alliant à une famille respectable de sa patrie adoptive; une épouse vertueuse, des enfants charmants le rendirent pendant quelques années le plus heureux des hommes ;

mais la joie durable n'est pas de ce monde. La perte de ses deux fils aînés vint convaincre Murville de cette triste vérité ; sa femme, épuisée par le chagrin, suivit ses enfants au tombeau, après avoir donné le jour à deux petites jumelles qui, seules avec un petit garçon de cinq ans, composaient ce qui restait de sa famille. Sous le poids de pertes aussi déchirantes, Murville tomba dans un accablement qui ruina sa santé et ses affaires. Après avoir langui quelques années, il mourut en recommandant ses enfants à l'oncle de sa femme et à son ancien ami Rennecour, que malgré l'absence il avait toujours aimé, et sur le cœur duquel il croyait pouvoir compter, malgré le changement de leurs fortunes respectives.



III.

Les deux petites jumelles se mirent en route accompagnées de leurs nourrices, suivant les intentions de Mme Rennecour qui les attendait avec une vive impatience. Elle comptait les trouver d'une ressemblance parfaite, ressemblance qui devait occasionner d'agréables surprises et de charmants quiproquo. Déjà elle avait bâti plus d'un roman à ce sujet; mais elle se trompait grandement. Aurélie, l'aînée, était une forte et belle enfant, aux yeux vifs, aux couleurs brillantes; Sabine, la ca-

dette, était délicate et souffreteuse; son teint était pâle, ses yeux ternes et languissants. Une triste maladie consumait déjà cette fleur naissante : Sabine ne souriait jamais et n'avait qu'un petit cri plaintif au lieu de ces mouvements joyeux qui décèlent la vie, dans l'enfant qui ne peut encore ni parler ni marcher. Aussi la nourrice de Sabine se tenait timidement derrière sa compagne, pendant que celle-ci montrait avec orgueil le nourrisson dont elle était fière.

Mme Rennecour l'admirait avec d'autant plus d'enthousiasme que l'enfant, à la physionomie ouverte et aux petites fossettes souriantes, lui rendait caresses pour caresses.

Un coup-d'œil, jeté sur Sabine, produisit un effet bien différent : « Ah ! qu'elle est laide ! s'écria involontairement Mme Rennecour. » Une petite grimace de souffrance répondit à cet accueil, et l'enfant cacha aussitôt sa tête dans le sein de sa

nourrice, dont les yeux se mouillèrent de larmes.

Contrariée d'avoir affligé cette bonne femme, Hermance l'était bien plus encore à l'idée d'avoir sous les yeux la triste figure de la petite Sabine. En vain s'efforça-t-elle de partager ses attentions entre les deux jumelles, ses prédilections et ses répugnances se trahissaient à tous moments malgré elle, surtout quand les plaintes fréquentes de l'enfant eurent achevé de la fatiguer.

« Mon ami, dit-elle enfin à son mari, cette petite fille est malade. Le séjour de Paris lui sera peut-être nuisible. Si nous l'envoyions à la campagne, je crois qu'elle s'en trouverait mieux, qu'en penses-tu ?

» — Fais là-dessus ce que tu jugeras à propos, répondit M. Rennecour, qui avait remarqué l'impression désagréable que cette enfant avait produite sur sa femme. »

Charmée d'avoir eu cette idée, Mme Rennecour ne manqua pas de s'en faire un

mérite à ses propres yeux et à ceux de tout le monde, assurant qu'elle sauverait ainsi la pauvre petite rachitique d'une consomption inévitable. « Vous verrez, ajoutait-elle, que je la rendrai à la santé. Allons, nourrice, ne nous désolons pas, je vais vous envoyer à Saint-Maur, chez un bon fermier où vous serez très-bien. J'irai vous voir souvent ; et, quand l'enfant sera guérie, je me croirai d'autant mieux sa mère, que je lui aurai de nouveau procuré l'existence. »

IV.

Fidèle à sa promesse, Mme Rennecour montra d'abord beaucoup de zèle pour la petite malade ; le soin qu'elle prit de l'installer commodément à Saint-Maur, les fréquentes visites qu'elle lui fit témoignaient de ses bonnes intentions ; mais bientôt elle se lassa de combattre inutilement un mal qui résistait à tous ses efforts, et finit par laisser agir la nature.

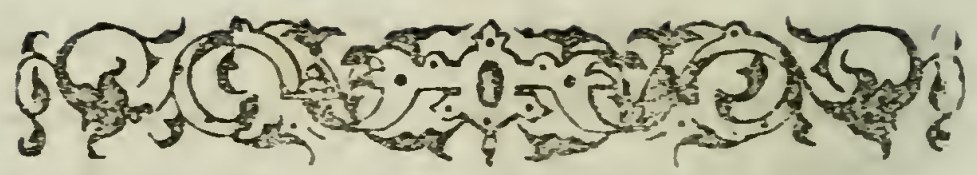
La vue de la petite Sabine attristait trop cette femme qui n'aimait que les images riantes. Aurélie, dont elle s'enorgueillissait,

absorbait d'ailleurs toute la sollicitude dont son cœur était capable. M. Rennecour, occupé de ses affaires, se reposait entièrement sur sa femme du soin de ses enfants, et, sous la seule influence de cette tête irréfléchie, leur éducation était fort hasardée.

Plus Aurélie grandissait, et plus elle développait ce qu'elle avait fait annoncer de grâces extérieures. L'aisance de ses manières, la douceur de sa voix, tout concourait à faire ressortir ses brillantes qualités ; un sourire habituel était sur ses lèvres ; jamais la colère n'avait troublé son doux visage. Aurélie faisait facilement part aux autres des nombreux présents qu'elle recevait et qui bientôt étaient remplacés par d'autres. Aussi donnait-on autant d'éloges à son bon cœur qu'à sa charmante physionomie ; non-seulement elle était l'idole de sa mère adoptive, et faisait les délices des loisirs de M. Rennecour ; mais elle plaisait généralement à tous ceux

qui fréquentaient leur maison, et qui la comblaient à l'envi de leurs prévenances.

L'effet du grand air, les soins constants de sa nourrice, triomphèrent insensiblement du mal qui dévorait Sabine. A sept ans, elle était encore une enfant très-délicate; mais sa situation n'inspirait plus de craintes vives. Seulement ses traits portaient encore l'empreinte de ce qu'elle avait souffert; ils étaient plus vieux que son âge; sa taille au contraire était restée en deçà. Son intelligence aussi paraissait peu développée : qui avait jamais causé avec Sabine, excepté sa nourrice allemande ? Sa timidité ou plutôt sa sauvagerie ajoutait encore à ces désavantages, et elle paraissait à ses bienfaiteurs trop peu intéressante pour qu'ils songeassent à se reprocher leur indifférence à son égard.



V.

Aurélie avait déjà des maîtres de toute espèce, surtout pour les arts d'agrément, et l'on n'avait point encore songé à l'instruction de sa sœur. On commençait néanmoins à en sentir la nécessité, et Mme Rennecour, n'ayant aucune envie de multiplier ses embarras, trouva commode de la mettre en pension à Saint-Maur, et toujours sous le motif, d'ailleurs très-plausible, que l'air de la campagne était nécessaire à Sabine.

Ce fut un grand chagrin pour cette en-

fant d'être séparée de la femme qui l'avait élevée et qu'elle aimait uniquement. La bonne Monica n'avait pas laissé de semer dans son cœur quelques germes de piété et de sensibilité, en lui parlant souvent, dans son rustique langage, du bon Dieu, de la Vierge Marie, de son père, de sa mère, de son pays natal, du sort qui lui eût été réservé, si ses parents eussent vécu.

Un caractère mélancolique, effet d'une constitution souffrante, avait toujours éloigné Sabine des jeux et de la société des enfants de son âge. Aussi, en entrant en pension, se trouva-t-elle lancée dans un monde tout-à-fait nouveau pour elle. Étourdie et intimidée d'abord par la bruyante gaieté de ses jeunes compagnes, elle finit cependant par se laisser aller à leurs avances et par apprendre aussi à jouer. Mais elle trouva encore un plus puissant attrait dans l'étude et y fit bientôt d'assez rapides progrès. Les témoignages satisfaisants, que les maîtresses rendaient de son appli-

cation, réveillèrent sur elle l'attention de M. et de Mme Rennecour ; et dès ce moment, à titre de récompense, on vint quelquefois chercher Sabine les dimanches et les jours de fête, pour lui faire partager les amusements de sa sœur.

Que pouvait-on en apparence demander de plus de Mme Rennecour, pour une pauvre orpheline, trop heureuse de lui devoir son existence et son éducation ? Rien sans doute, s'il n'y avait point eu de comparaison à faire, et Sabine sentait déjà confusément toute la différence de sa position. Attirée par son affection pour cette sœur chérie, elle attendait avec impatience les jours de leurs réunions, elle volait dans ses bras avec empressement ; mais le froid accueil qui lui était fait resserrait son cœur, qui ne demandait qu'à aimer.

C'est alors que ses dispositions à une sombre tristesse reprenaient le dessus. Fuyant ses compagnes aux heures de récréation, elle errait dans les bosquets un

livre à la main ; et dévorant avec avidité tout ce que la bibliothèque de la pension offrait de lectures pour son âge, elle les eut bientôt épuisées pour y revenir encore. Les tendresses maternelles et filiales, dépeintes dans ces ouvrages, lui causaient de douces émotions et de tristes regrets.

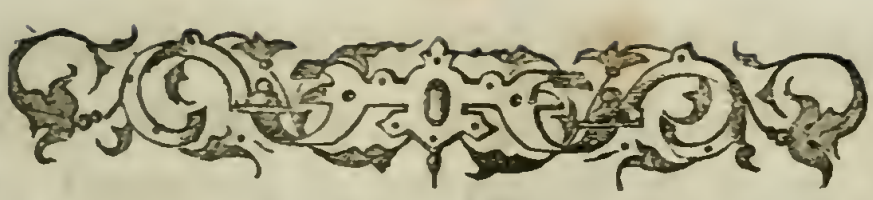
Toute l'existence de cette enfant était désormais flétrie, si elle n'avait pas eu le bonheur de lire quelques bons livres. La religion pouvait seule empêcher cette âme candide et inexpérimentée de s'irriter contre son sort, de s'aigrir contre tout ce qui l'entourait et de trouver tolérable l'isolement où chacun la laissait.

L'explication du catéchisme lui fit apercevoir qu'elle pouvait trouver sur la terre un bonheur indépendant de l'éclat des richesses, des douceurs de la vie, et même de l'affection de ses semblables. Elle tourna aussitôt vers Dieu ce besoin de tendresse et d'épanchement qui remplissait son cœur. Habituellement en la présence

de son Père céleste et en conversation avec lui, elle se consolait amplement de la froideur de tout ce qui l'entourait.

Non contente d'être la plus recueillie à l'église, elle était attentive à la présence de Dieu dans toutes les occupations de la journée. Sabine travaillait en vue de lui plaire pendant la classe, elle lui offrait aussi ses récréations ; et jusque dans le silence de la nuit, elle occupait son esprit de saintes pensées et s'endormait en prononçant tout bas les doux noms de Jésus et de Marie.

Jamais Sabine n'aurait voulu faire le plus léger mensonge, écouter la plus petite médisance, se permettre le moindre mot aigre ou piquant ; et elle supportait, avec la plus grande patience, les privations qu'elle éprouvait souvent, par la négligence de sa mère adoptive, ainsi que les railleries que son extérieur lui attirait de la part des plus étourdies de ses compagnes.



VI.

Les jumelles atteignaient l'âge de quatorze ans. Sabine ne gagna rien en grandissant ; au contraire, une croissance rapide, que ne secondait pas une constitution forte, lui avait fait la tournure la plus disgracieuse du monde. Une maigreur effrayante, un mauvais teint, des yeux malades rendaient son abord désagréable.

Accablée d'une infirmité plus caractérisée, on lui eût au moins accordé un sentiment de compassion ; mais, telle qu'elle était, Sabine inspirait plus d'indifférence

que de pitié. On l'évitait instinctivement ; et, plus d'une fois, la pauvre enfant s'aperçut du dédain qu'on ne savait pas assez dissimuler, et même de l'éloignement qu'elle inspirait. Heureusement qu'alors s'élevait dans son cœur une pensée de résignation et un sentiment de piété, qui calmaient aussitôt les orages qui auraient pu l'agiter.

Aurélie, au contraire, croissait chaque jour en agréments extérieurs. Mme Rennecour, qui jusque-là s'était amusée de sa pupille, comme on le pourrait faire d'un jouet ou d'une poupée, commençait à ressentir quelque jalousie secrète, en voyant cette enfant devenir l'objet de toutes les attentions et de tous les hommages.

Le sentiment de son intérêt personnel lui suggéra alors la pensée d'éloigner celle dont elle avait jusque-là fait son idole. Des nécessités auxquelles elle n'avait jamais réfléchi, se présentèrent alors en foule à son esprit, et la décidèrent à mettre Au-

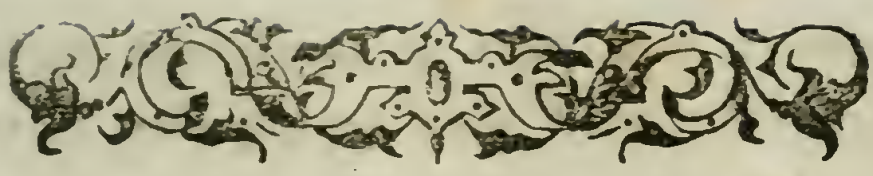
rélie en pension avec Sabine, et de transférer celle-ci de la modeste maison de Saint-Maur à une institution très à la mode du faubourg du Roule.

C'est un grand jour que celui où l'on fait son entrée dans un pensionnat. Qui peut en calculer les conséquences ! C'est là que cette première impression si fatale ou si favorable dans la vie du monde, exerce surtout son influence. L'introduction de Sabine avait été à peine remarquée de ses nouvelles compagnes. Ne trouvant en elle rien de digne de leur attention, elles ne furent pas longtemps distraites, et reportant bientôt sur leurs ouvrages, ces yeux que la curiosité leur avait fait lever un moment, en se disant tout bas : « Elle n'est point gentille. — Elle ne me plaît pas. — Elle est laide... »

Voilà Sabine jugée une fois pour toutes par cet essaim de jeunes étourdies, qui ne songent pas seulement à s'enquérir si quelque qualité intérieure ne la distingue

pas plus que les vains avantages de la figure. Quand, à son tour, parut Aurélie, ce fut un concert d'applaudissements ; on l'entoura à l'envi. C'était à qui aurait la faveur de l'entretenir la première, de se placer auprès d'elle. Toutes briguèrent son amitié, et n'obtinrent que des manières gracieuses ; car Aurélie était l'amie de tout le monde, et jouissant des hommages dont elle était l'objet, elle n'ambitionnait aucune affection particulière.

Sabine, au contraire, qui plus que jamais sentait nettement la différence tranchée qui existait entre sa position et celle de sa sœur, renonçait bien volontiers à tous ces succès de l'amour-propre ; mais elle désirait au moins posséder une amie, une seule amie ; et ce vœu même ne pouvait être satisfait ; elle n'en trouvait nulle part, pas même dans sa sœur.



VII.

Sabine avait tout espéré de sa réunion avec cette sœur qu'elle chérissait !... Quelle fut sa peine de voir Aurélie absorbée par la vanité, évitant avec le plus grand soin les intimités et les confidences, qui font ordinairement les délices de l'amitié. La brillante Aurélie avait à s'occuper de bien autre chose que de penser à sa sœur.

On faisait cercle autour d'elle pendant les récréations ; on l'écoutait comme un oracle ; on la priait de chanter, de danser,

même ; car, dans le pensionnat où Mme Rennecour avait placé ses pupilles, on cultivait, par-dessus tout, les arts d'agrément. La fête de la principale maîtresse lui avait donné l'occasion de faire remarquer ses talents. De semblables circonstances étant trop rares pour satisfaire la soif qu'elle avait de briller, Aurélie avait tous les jours l'art de proposer et de faire agréer des amusements, où elle était en relief et où elle jouait le principal personnage. Depuis qu'on avait admiré la beauté de son chant et la légèreté de ses pas, elle avait pris tant de passion pour ces deux exercices, qu'elle avait fini par prendre l'habitude de ne plus parler qu'en musique, de ne plus marcher qu'en cadence. Une roulade ou une pirouette était sa réponse ordinaire aux tendres avances de Sabine.

Lorsque les élèves déclamaient quelque drame, le rôle le plus avantageux était toujours échu à Aurélie qui s'en acquittait avec cette supériorité que donne l'assu-

rance de ses moyens, jointe à une grande envie de plaire.

Tandis qu'Aurélie respirait ainsi continuellement l'encens des flatteries et des louanges, Sabine n'essuyait qu'une humiliante indifférence. Rebutée de toutes, même de sa sœur, elle se persuada qu'elle ne faisait pas assez pour dissimuler ou pour faire disparaître les défauts d'une nature ingrate. Elle crut qu'avec de l'étude, de l'application, des efforts soutenus, elle pourrait remédier aux plus graves inconvénients, et arriver à se faire au moins supporter par ses compagnes.

Bercée par ces espérances, Sabine s'étudia avec soin à vaincre sa gaucherie naturelle et à donner plus de régularité à ses mouvements; elle s'attacha opiniâtrément à faire des progrès dans les arts d'agrément, à se présenter d'une manière moins disgracieuse, à soigner davantage sa mise, et même à composer le son de sa voix.

Peut-être, la pauvre enfant, abandon-

née à elle-même, sans soutien, sans parents, sans guide, sans amie, avait-elle donné, dans son cœur, accès à un secret dépit, qu'elle n'avait pas connu jusque-là. Un sentiment d'amour-propre constamment froissé l'empêcha pour un instant de comprendre qu'elle n'avait qu'un seul moyen de balancer ses désavantages extérieurs; que les qualités du cœur et de l'esprit pouvaient seuls faire oublier ses défauts naturels, et qu'en cherchant à attirer sur elle l'attention, elle allait se donner un ridicule, qui devait lui faire dévorer bien des amertumes. Les élèves les plus évaporées ne tardèrent pas à s'apercevoir des petites prétentions de la pauvre Sabine; elles comprirent qu'elle ne voulait plus demeurer dans l'obscurité, et elles se ménagèrent le malin plaisir de lui venir en aide sur ce point, par leurs épigrammes et leurs taquineries.

Sabine n'y parut pas trop sensible d'abord. Il lui semblait préférable d'être l'ob-

jet des vexations de ses compagnes, plutôt que de rester ensevelie dans le profond oubli où on l'avait laissée jusque-là. Le cœur humain est ainsi fait, que rien ne lui paraît plus insupportable qu'une dédaigneuse inattention, et qu'il aime mieux avoir à dévorer les plus cruels sarcasmes de la malice, que les déboires d'une méprisante indifférence.

Espérant vaincre, à force de travail et d'efforts, les préventions qui existaient contre elle, elle résolut de donner à ses compagnes une preuve éclatante de son savoir-faire.

VIII.

Une fête se préparait dans le pensionnat. Chaque élève en faisait joyeusement les dispositions, et chacune cherchait un moyen de briller dans les diverses récréations, qui étaient laissées à leur choix. Sabine avait appris avec le plus grand soin une longue pièce de poésie, qu'elle s'était étudiée, dans le plus grand mystère, à réciter avec tout le talent dont elle était susceptible. Elle se croyait sûre du triomphe, et son imagination complaisante lui faisait aspirer avec impatience après le

moment, où elle aurait pu conquérir les suffrages et des maîtresses et des élèves.

Quand le moment solennel fut arrivé, Sabine s'avança au milieu du salon et réclama le silence. A sa vue, à sa démarche, la curiosité suspendit tout à coup tous les jeux. L'attention de l'assemblée se réunit sur Sabine ; son amour-propre en ce moment était satisfait ; on faisait aussi cercle autour d'elle, et un profond silence régnait dans la salle ; mais, au milieu de ce silence, ses regards scrutateurs crurent découvrir de malins sourires ; des chuchotements vinrent inquiéter ses oreilles ; des murmures désapprobateurs, des ricanements étouffés achevèrent de la décourager ; bientôt l'hilarité mal comprimée devint plus générale. En vain la malheureuse Sabine éclairée trop tard sur le vide de ses prétentions, et se sentant chanceler, cherche autour d'elle un regard qui la soutienne ; elle rencontre celui d'Aurélie, et c'est pour achever de l'accabler.

Ne pouvant plus supporter une aussi pénible situation, Sabine sentait gronder dans son cœur les tempêtes d'un amour propre publiquement froissé ; et, pour la première fois de sa vie, elle aurait éclaté en scandaleux emportements, si l'une des maîtresses n'eût interposé son autorité, pour faire cesser les mauvaises plaisanteries.

Aurélie n'était cependant point méchante ; elle était même ce que, dans le monde superficiel, on est convenu d'appeler *bonne ;* car elle avait un caractère inoffensif et un langage très-doux ; mais sa sensibilité n'avait jamais été développée par aucune souffrance ; elle ne plaignait pas la peine d'autrui, parce qu'elle ne la comprenait pas.

A partir de ce jour où Sabine s'était si remarquablement couverte de ridicule, elle fut plus que jamais en butte aux plus déchirantes railleries de la part de ses compagnes, et elles se livrèrent d'autant plus

légèrement à leurs méchants enfantillages, que l'amour-propre satisfait d'Aurélie ne songeait nullement à protéger celui de sa sœur.

Il était temps qu'un appui fût donné à l'infortunée Sabine.

Une pensionnaire, Stéphanie, à qui son rang donnait assez de crédit parmi ses compagnes, avait toujours une observation prête pour présenter en toute occasion la défense de la pauvre rebutée ; soit à tort, soit à raison, toujours elle prenait intrépidement son parti.

Profondément touchée de ces procédés, le cœur de Sabine s'ouvrait enfin à une affection nouvelle qui ranimait sa vie. Il n'était point de petits soins, d'attentions, de prévenances, par lesquels elle ne s'efforçât de reconnaître les obligations qu'elle avait à sa nouvelle amie. Stéphanie avait un cœur généreux et un caractère bienveillant. Ses principes religieux s'étaient conservés purs, malgré la mauvaise in-

fluence du pensionnat. Jusque-là, elle n'avait ressenti pour Sabine qu'une vive commisération. La voyant si malheureuse, elle comprit qu'elle lui devait plus que de la pitié ; et une affection vive et sincère vint enfin consoler cette âme abreuvée de tant d'ennuis et de tant d'amertumes.

Une douce intimité s'établit entre les deux compagnes. Stéphanie eut le courage de donner à Sabine, avec tous les ménagements de l'amitié, de salutaires conseils. Elle lui fit comprendre que Dieu seul devait faire la consolation de son cœur et la paix de sa vie. « Chercher à vous mettre en évidence, ajouta-t-elle, c'est vous exposer à de cruels mécomptes ; la Providence a des vues de miséricorde et de salut, même dans ce qui nous paraît rigoureux et pénible. Ne croyez pas, ma chère amie, que celles de nos compagnes qui paraissent le plus heureusement douées des dons extérieurs, soient plus certaines de leur félicité. Le bonheur n'est pas là. Il n'est que

dans l'accomplissement des devoirs et dans le repos de la conscience.

» — Oui, reprit Sabine avec une vive émotion, oui, je comprends la portée de vos paroles, mon excellente amie ; je chercherai à étouffer ce levain d'amour-propre et de jalouse vanité, qui commençait à fermenter en moi. Je travaillerai à m'oublier et à me laisser oublier du monde. Conservez-moi votre appui et votre amitié, ma chère Stéphanie, et j'espère pouvoir supporter toutes mes peines. »

Dès que Sabine eut ainsi trouvé un cœur qui la comprît et qui lui témoignât une affection vraie, elle goûta un repos qui lui avait été jusque-là inconnu. Elle s'appliqua avec un zèle très-vif à l'étude, et s'occupa sérieusement à acquérir les connaissances les plus utiles.

Son application lui valut bientôt de grands succès, qui triomphèrent des préjugés et la rehaussèrent aux yeux de ses compagnes. Dans le cercle où elle vivait,

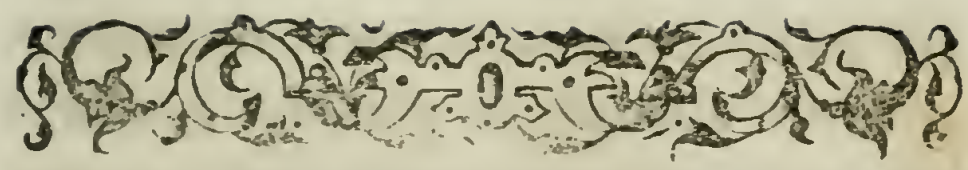
ce genre de distinction était bien suffisant pour exciter son émulation et pour imposer silence à la taquinerie. Sabine, encouragée et conseillée par Stéphanie, perdit tout-à-fait cette amertume qui s'était emparée de son caractère. Le souvenir s'en affaiblit aussi parmi ses compagnes, et pour compléter sa félicité, M. et Mme Rennecour y joignirent les encouragements les plus flatteurs.

Les progrès d'Aurélie étaient loin d'être aussi rapides ; elle était beaucoup trop occupée de soins frivoles pour être fort attentive à son instruction; d'ailleurs elle avait commencé ses études plus tard que sa sœur, et il fut décidé qu'elle devait rester plus longtemps qu'elle en pension.

Cet arrangement secondait merveilleusement les intentions de Mme Rennecour qui, par un calcul de femme mondaine, ne paraissait plus aussi empressée de produire dans le monde sa chère protégée. Sabine ne lui causait aucun ombrage, et elle pensa qu'elle pouvait au contraire lui

être fort utile en l'aidant à faire les honneurs de sa maison, en lui servant de secrétaire et de demoiselle de compagnie. Ce projet aussitôt conçu fut exécuté, et à son tour, enviée de sa sœur et félicitée par ses compagnes, Sabine, palpitante d'émotions diverses, quitta, non sans inquiétude et regret, la maison où elle avait trouvé le plus précieux trésor, une véritable amie, pour entrer dans un monde inconnu, dont elle n'attendait pas une grande somme de bonheur. Stéphanie promit bien à Sabine de ne l'oublier jamais. « Loin de toi, lui dit Sabine en se séparant d'elle, loin de toi, je serai comme un faible arbuste, dénué de son appui tutélaire. — Celui qui soutient les roseaux, saura te guider et te protéger, lui répondit Stéphanie » ; et ces deux jeunes filles, si différentes par la position sociale, par l'extérieur, par le caractère, mais unies par les sentiments intimes du cœur, ne purent se quitter, sans verser d'abondantes larmes.

Le début dans cette position nouvelle fut beaucoup moins pénible qu'on ne s'y était attendu : entourée de tout ce qui rend la vie commode, prévenue par les soins attentifs de ses bienfaiteurs, vivant au milieu d'un monde poli, Sabine se trouva paisible et à l'aise au-delà de ses espérances ; aussi fut-ce avec un profond sentiment de reconnaissance qu'elle chercha à s'acquitter de toutes les fonctions qui lui furent confiées ; un mot approbateur, un regard bienveillant satisfaisaient ce cœur qui y avait été si peu accoutumé.



IX.

Nous n'avons pas oublié que les demoiselles Murville avaient un frère aîné resté en Allemagne avec un oncle maternel qui s'était chargé du soin de son éducation. Le digne chanoine Storberg, homme grave et instruit, n'avait point manqué d'accoutumer son jeune élève à l'accomplissement de tous ses devoirs. Prosper paraissait profiter de ses leçons et de ses soins, et donner d'heureuses espérances. Il écrivait deux fois par an à ses sœurs, mais avec le phlegme allemand, et un sérieux

qui n'était ni dans son âge, ni dans son caractère. Les petites filles lui avaient à leur tour, sous la direction de leurs maîtresses, répondu dans le même style, et ces cérémonieuses communications avaient ainsi duré pendant plusieurs années, jusqu'à ce que Prosper, brisant les entraves de l'écolier, eût essayé le premier de jeter un peu plus de vie dans cette correspondance. Sabine seule lui avait répondu avec son âme; et, depuis ce temps, il avait conçu pour elle un intérêt tout particulier.

Sabine n'avait point manqué d'informer son frère de son départ de la pension et de sa nouvelle situation auprès de Mme Rennecour; ses lettres alors, contenant quelques détails sur la société qu'elle était à même de voir, ne paraissaient point celles d'une jeune personne enchantée du monde et partageant les illusions de son âge; mais plutôt celles d'un témoin impartial, et même contre le spectacle, en dehors duquel il est placé.

Dans la disposition d'esprit où était alors Prosper, et que nous allons bientôt connaître, ces sentiments devaient l'étonner. Qu'une pensionnaire, nourrie de la lecture d'ouvrages sévères et formée par des institutrices chargées de la prémunir contre les apparences trompeuses du monde, ait répété les phrases dont on l'avait pénétrée, cela lui paraissait tout simple ; mais qu'une jeune personne nouvellement en possession de ce qu'on appelle les agréments de la vie, ne parut pas mieux les sentir, Prosper ne pouvait s'empêcher de suspecter sa sincérité.

Des désirs vagues d'avenir agitaient son âme. Des projets de réunion, d'existence plus agréable, plus en harmonie avec son caractère, venaient souvent caresser son imagination. Il ne trouvait pas, au milieu du cercle très-étroit de ses connaissances, quelqu'un qui parût connaître les besoins de son cœur, et les leçons de son respectable oncle, qui, dans son premier âge,

lui inspirait tant de respect et d'affection, le trouvaient maintenant froid et presque dédaigneux. Malgré la réserve que sa sœur apportait à sa correspondance, elle avait éveillé en lui des idées nouvelles, qui troublaient la paix de son âme.

« Ma chère sœur, lui répondit-il un jour, justifierais-tu donc le reproche de dissimulation qu'on fait généralement à ton sexe ? Est-il possible que tu sois indifférente au milieu d'un monde qu'on dit si séduisant, que la plus grande partie du genre humain s'y jette avec fureur et ne saurait s'en détacher, dût-il y trouver sa perte.

» Oh ! je serai plus franc que toi, et je te dirai sans détour que je me fais une brillante idée de ton bonheur, qu'il me serait bien doux de le partager, si la volonté de mon oncle ne m'en tenait éloigné.

» C'est surtout maintenant que je sens vivement quel malheur c'est pour moi d'avoir, dès le berceau, perdu mon père ; mon père qui fut militaire et Français,

comprendrait quel sang coule dans mes veines et il me laisserait sans doute la liberté de me créer mon avenir. Mon digne et respectable oncle, qui juge de ma jeunesse à travers les glaces de son âge, et avec la gravité allemande, ne sait pas ce qu'il m'en coûte pour me plier, à dix-huit ans, à ses vues, à ses goûts, à ses habitudes.

» Dans mes premières années, l'étude avait tous mes moments, la vertu toutes mes affections, et aujourd'hui je sens tous les jours davantage la révolte de l'esprit de l'homme contre cet esprit de Dieu qui se retire de moi. Mes angoisses sont affreuses : au sentiment des privations qui me sont imposées se joint la triste certitude qu'elles ne sauraient être utiles au salut de mon âme, car dans les dispositions d'esprit où je suis, je sens que mon cœur s'aigrit contre tout ce qui m'entoure.

» L'âge de mon oncle, la crainte de lui causer des chagrins, m'empêchent de lui

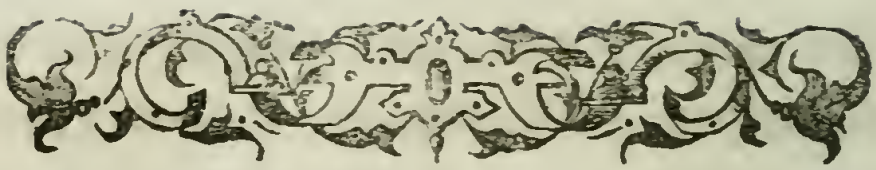
découvrir entièrement ce que j'éprouve, et le peu que je lui en ai laissé apercevoir, passe à ses yeux pour une tentation, qu'il faut surmonter par la prière.

» Ah ! ma sœur je ne sais plus prier ; mon esprit est rempli de distractions, de projets, d'espérances !.... Oh ! si je dois vivre un jour de cette vie sévère, et dire adieu à toutes les jouissances du siècle, que je sache au moins à quoi je dois renoncer ; qu'on me laisse goûter un moment à cette coupe que l'on dit empoisonnée, afin que j'en connaisse au moins les funestes effets et que j'en puisse parler avec quelque connaissance de cause, à ceux qui viendront après moi !...

» Ma chère sœur, est-ce que je ne divague point ? Pourquoi te dévoiler à toi ce trouble qui envahit mon cœur ? Pourquoi faire rejaillir jusqu'à toi la lave brûlante de ce volcan qui travaille tout mon être, toi, si calme, si heureuse !... Et pourtant, je ne les efface pas ces lignes, et pourtant je

te les envoie, parce que j'espère que ton crédit auprès de M. Rennecour pourra peut-être apporter quelque changement à ma condition. S'il pouvait étendre jusqu'à moi sa bienveillance, s'il pouvait.....

» Je ne puis de moi-même me mettre en révolte ouverte avec mon oncle, mais si la voix d'un ami s'élevait en ma faveur, s'il me réclamait auprès de lui, quelle serait l'ardeur de ma reconnaissance! avec quel zèle je lui consacrerais ma vie! Je n'ose espérer tant de bonheur, mais je m'en rapporte à ta prudente amitié. »



XII.

« Le monde, mon cher frère, n'a point et n'aura jamais d'attraits pour la triste Sabine. Je pense qu'il n'a que de fausses jouissances à offrir à ses partisans, en apparence les plus favorisés, et tu peux être persuadé que les illusions qui trompent ton jeune cœur, ne tarderaient pas à se dissiper, si tu voyais les choses de plus près. Au surplus, je ne viens pas aujourd'hui raisonner avec toi sur les plaies que tu me découvres avec une si ingénue confiance. Je me sens inhabile à les traiter. Seule-

ment je comprends, par ce que j'ai éprouvé moi-même, combien tu peux avoir besoin de te réunir aux seuls êtres, qui sur la terre t'inspirent les sentiments de l'affection fraternelle. Je comprends combien la froide atmosphère du pays que tu habites doit laisser de vide dans ton âme. Aussi, mon cher frère, je n'ai point hésité, dans la pensée de ton bonheur, et après avoir prié Dieu d'éclairer mon inexpérience, de chercher les moyens de nous réunir. M. Rennecour est un homme trop préoccupé, pour que j'aie osé lui adresser directement ma demande. J'ai cherché d'abord à intéresser à ta cause notre bienfaitrice, qui a pris ta situation singulièrement à cœur et qui en a parlé aussitôt à son mari : celui-ci m'a fait appeler dans son cabinet. « Sabine, m'a-t-il dit, écrivez à votre frère, que je ne veux pas que le fils de mon ancien ami soit malheureux ; ma maison et mes bras lui sont ouverts. Je n'ai point de fils ; je lui cèderais un jour volontiers mes

affaires, à moins qu'il n'aime mieux se choisir une autre carrière, en quoi je lui laisserais une entière liberté. Mais, comme il doit des égards à l'oncle qui lui a servi de père, engagez-le cependant à temporiser un peu ; rien ne sera perdu pour cela. Des études qui semblent n'avoir aucun rapport avec l'état qu'on veut embrasser, servent souvent dans le cours de la vie plus qu'on n'a pu le prévoir ; et quand l'éducation forte et sérieuse de Prosper ne lui procurerait pas d'autre avantage que celui de l'accoutumer à un travail sévère et assidu, elles ne lui auront certainement pas été inutiles. »

» Je t'ai transcrit les propres paroles de notre bienfaiteur, croyant qu'elles te paraîtraient plus concluantes que celles que tu croirais venir de moi. Tu peux juger avec quelle effusion je l'ai remercié en ton nom, et maintenant je me hâte de faire partir ma lettre, ne pensant pas pouvoir y rien ajouter qui te satisfasse davantage. »

Tout occupé de ce que sa sœur lui mandait relativement à lui-même, Prosper fit peu d'attention à la phrase de sa lettre qui la concernait, et il n'y attacha aucune importance. Dès-lors il ne rêva plus qu'une chose : son voyage en France, son séjour à Paris ; tout, hors de là, lui paraissait ennuyeux, insupportable. Mille projets se succédaient dans son esprit, et maintenant que la réalisation de ses désirs lui paraissait possible et prochaine, il formait de sages projets, pour se prémunir contre les dangers dont lui parlait sa sœur, et pour conserver les bienfaits de sa première éducation.

Sabine, de son côté, privée de Stéphanie et ne trouvant autour d'elle que les égards de l'étiquette et les aises d'une vie commode, espérait beaucoup de la société de son frère.

Elle avait en vain fait tous ses efforts pour découvrir quelques mouvements de sensibilité vraie dans ses relations avec Mme Rennecour. Elle n'avait jamais pu trouver, sous des dehors affectueux, qu'un

cœur froid, exclusivement préoccupé de succès de salon, et inaccessible à tout sentiment profond et élevé.

La présence de Prosper devait, selon elle, raviver son existence. Elle sentait en son âme une affection si vive pour ce frère inconnu, qu'elle ne craignait pas qu'il pût subir l'impression fâcheuse, qui se manifestait chez toutes les personnes qui la voyaient pour la première fois. Loin de la patrie, loin de ce qui lui restait de famille, ce jeune orphelin lui paraissait avoir besoin, comme elle dans l'exil du pensionnat, d'un peu de cette tendresse, que les enfants puisent dans le cœur maternel. Elle se croyait appelée à panser les blessures de cette âme ardente, à réprimer les écarts de cette vive imagination, que le sang-froid germanique n'avait pu calmer; l'amitié fraternelle le préserverait, selon elle, des périls auxquels la vivacité de son naturel pourrait l'exposer; et elle regardait comme un devoir sacré,

qui lui était désormais dévolu, de veiller, avec toute la sollicitude d'une mère, sur ce frère chéri, qui lui témoignait tant de confiance et tant d'affection.

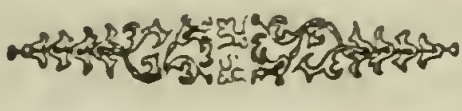
Sur ces entrefaites, Aurélie rentra de pension. Dès-lors, une révolution complète s'opéra dans la maison de Mme Rennecour, qui depuis quelque temps n'était plus autant fréquentée par la jeunesse à la mode. Le retour de la jeune pensionnaire, déjà avantageusement connue dans le monde, et qui reparaissait plus éblouissante que jamais, repeupla bientôt les salons du banquier, en même temps qu'il rendit plus déserte encore la solitude qui se faisait autour de Sabine.

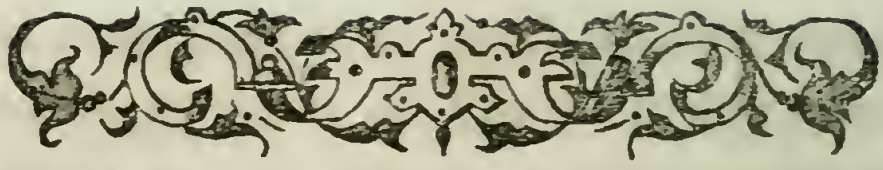
Celle-ci, loin de s'affliger comme autrefois de son isolement, s'en félicitait intérieurement; les bons conseils de Stéphanie la soutenaient, la consolaient; et elle entrevoyait avec espérance l'avenir qui devait lui ramener un frère, à qui elle voulait consacrer son existence.

Ce jour devenait proche ; Mme Rennecour cherchait à le hâter dans l'espoir d'ajouter encore à l'agrément de sa société ; et pressé par elle, son mari fit enfin des ouvertures positives au bon chanoine, qui ne voulant point violenter son neveu ni compromettre sa carrière, lui dit avec un profond sentiment de peine : « Allez, mon fils, allez rejoindre vos sœurs et l'ami de votre père, qui lui a conservé une affection si dévouée. J'espérais que vous seriez resté jusqu'à la fin le compagnon de ma vieillesse ; je vois qu'il est possible que la Providence en ait disposé autrement, et je m'y soumets ; mais au moins donnez-moi la consolation de ne jamais abandonner les principes de religion et de vertu, que j'espère avoir déposés dans votre âme. Vous êtes orphelin et sans fortune ; mais si vous conservez fidèlement votre foi intacte et vos mœurs pures, vous aurez hérité du plus précieux des patrimoines. »

En disant ces mots, d'une voix émue,

le bon vieillard laissa couler quelques larmes ; puis il étendit la main en silence. Prosper comprit sa pensée ; et, se jetant à genoux, il reçut avec recueillement la bénédiction du vieillard. Profondément attendri, il fit mille promesses à son oncle avec la ferme résolution de les accomplir. Puis, transporté de joie, il s'élança sur la route de France.





XIV.

Au moment où, dans le salon de Mme Rennecour on vint annoncer M. Prosper Murville, Aurélie, avec plus de confiance que d'émotion, s'avança aussitôt pour recevoir son frère, tandis que la pâle et tremblante Sabine, qui eût voulu la prévenir, pouvait à peine se soutenir, et restait timidement derrière tout le monde.

Quant à Prosper, il ne pouvait, dans son esprit, allier à l'âme de Sabine, une autre physionomie que celle qui se présentait devant lui; il lui adressait les plus

affectueuses paroles, pendant qu'il regardait d'un œil distrait et indifférent l'autre sœur qu'on lui présentait. Sa méprise néanmoins lui fut bientôt expliquée, et il en demeura interdit et confondu.

Sa confusion ne put égaler celle de la malheureuse Sabine, qui comprit en ce moment avec une effrayante lucidité ce qu'elle était condamnée à expérimenter toute sa vie.

Mme Rennecour, en femme de savoir-vivre, chercha à dissiper ce trouble et à mettre son monde à l'aise; elle put difficilement y réussir, même en apparence. La profonde blessure faite au cœur de Sabine devait saigner longtemps. En vain son frère chercha à lui faire oublier ce premier moment; elle crut toujours voir que ses attentions pour elle étaient étudiées, tandis que celles qu'il accordait à Aurélie étaient spontanées et impérieusement commandées par ce charme qu'elle répandait sur tout ce qui l'entourait.

Les plaisirs et les fêtes que Prosper et Aurélie aimaient l'un et l'autre et partageaient ensemble, les rapprochèrent bientôt, au moins autant que n'avaient jamais fait entre Sabine et son frère, leurs lettres intimes et les services rendus.

Les goûts de cette dernière, qui semblaient blâmer tacitement tant de dissipation, rendaient tous les jours plus épais le mur de glace qui s'élevait entre eux. Prosper, épris de l'éclat de ce monde, qu'il avait tant aspiré à connaître, se donnait de moins en moins de peine pour dissimuler la préférence que lui inspirait Aurélie; il se livrait aux fêtes avec toute l'imprudence d'un jeune homme qui les avait souhaitées avec ardeur après en avoir été longtemps privé. Il conservait néanmoins un profond sentiment religieux et était encore fidèle à quelques-uns des pieux devoirs que son respectable oncle avait profondément gravés dans son âme. Il chercha même à se faire, parmi les jeunes gens de

son âge, quelqu'ami chrétien qui, sans être trop austère, pût balancer par son exemple la trop dangereuse influence de la plupart d'entre eux.

Ce ne fut point dans les réunions mondaines qu'il fit une telle rencontre, mais dans les cours publics, où l'attirèrent souvent sa curiosité et son intérêt pour les sciences. Prosper eut occasion d'y remarquer un jeune homme qui les fréquentait très-assidument et qui, aussi obligeant que patient travailleur, se plut à servir de *Cicerone* au jeune étranger, en lui procurant tous les renseignements qu'il pût désirer sur les manuscrits précieux et rares que contenaient les différentes bibliothèques de Paris.

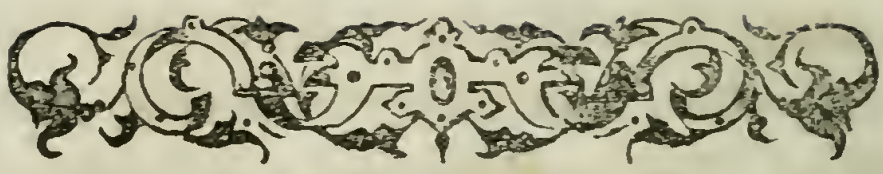
La même rencontre faite souvent à l'église, convainquit Prosper que Léon Morland, aussi pieux qu'érudit, était bien certainement l'ami qu'il lui fallait, aussi chercha-t-il à se lier plus particulièrement avec lui, ce qui ne fut pas très-difficile.

L'éducation qu'avait reçue Léon n'était pas sans beaucoup d'analogie avec celle de Prosper. M. Morland le père, homme grave et sévère, vivait dans la pratique des plus austères conseils évangéliques. Il avait cependant éprouvé naguère tous les ravages des passions les plus violentes, et elles avaient bouleversé sa vie ; les pointes du remords déchiraient encore souvent son âme, et tous ses actes d'expiation pouvaient à peine lui rendre la paix. Cependant il avait employé en restitutions la plus grande partie d'une fortune injustement acquise ; le reste avait été distribué aux pauvres, et il ne lui restait pour vivre, que l'usufruit des biens que son fils avait hérités de sa mère.

M. Morland avait trop senti les funestes effets de l'irréligion et d'une vie sans frein, pour n'avoir pas cherché par tous les moyens possibles à en préserver son fils. Avec quel soin, quelle attention il avait veillé sur cette jeune plante ! Avec quelle

assiduité il avait suivi et accompagné partout ce fils, dont l'heureux et doux caractère se pliait parfaitement à cette surveillance de tous les instants qui aurait importuné tant d'autres.

Léon ne connaissait, pour ainsi dire, d'autres chemins que ceux qui mènent aux lieux d'études et aux églises. Son temps était distribué entre le travail et les exercices de piété, de telle sorte qu'il ne lui en restait point pour concevoir seulement une vaine pensée. Son père comptait ne l'abandonner à lui-même qu'après l'avoir fixé dans la bonne voie, par un mariage convenable, dans lequel la plus sévère raison devait être bien plus consultée, que tous les autres avantages que les hommes recherchent d'ordinaire.



XV.

Léon était trop accoutumé à faire part à son père de toutes ses démarches, pour ne point lui parler de la nouvelle connaissance qu'il avait faite, et il nomma le jeune Murville. A ce nom, le vieillard tressaillit ; il ne défendit point à son fils cette fréquentation ; mais il chercha à prendre les informations les plus exactes sur la personne, la famille, et les antécédents de ce jeune homme. Le résultat des investigations de M. Morland fut de lui prouver l'identité de cette famille de Murville

qui était bien celle du Murville qu'il avait autrefois connu, et qu'il croyait mort sans postérité. Cette découverte réveillait des sentiments bien douloureux dans son âme repentante.

Né sans fortune, mais issu d'une famille de robe, qui tenait un rang dans sa province, M. Morland, d'un caractère ardent et opiniâtre, avait été, dès sa jeunesse, travaillé d'une fièvre ambitieuse qui le rendait mécontent du sort que sa naissance lui avait fait.

Entré de bonne heure dans l'armée, il avait lutté pour la cause de l'indépendance dans la guerre d'Amérique, et en avait rapporté des idées colorées du beau titre de libérales, mais qui n'étaient au fond, chez lui, qu'un moyen de parvenir, à cette époque où toutes les anciennes institutions penchaient vers leur ruine. Aussi le vit-on bientôt applaudir à toutes les innovations qui changèrent la face du royaume, et se montrer même l'un des plus ardents

coryphées des principes révolutionnaires.

Devenu l'un des chefs de ce régime despotique, il se fit un plaisir d'écraser tout ce qui s'était jadis élevé au-dessus de lui. Son but principal était de faire une grande fortune, et il acquit à vil prix les biens des victimes ; mais rassasié d'or, étonné de n'avoir point encore goûté le bonheur, il commença bientôt à se lasser du rôle odieux qu'il s'était imposé, et dont, pour sa propre sécurité, il ne savait plus comment se délivrer.

Son cœur commençait à sentir le besoin de s'abandonner à des sentiments plus doux. Marguerite de Valmont, pure et douce jeune fille, consentit pour obtenir la grâce de son père à devenir l'épouse du farouche Morland ; sa main innocente s'unit à cette main souillée ; sa fortune modeste, mais irrépréhensible, s'allia aux trésors que l'iniquité avait amassés.

Mais leurs âmes, comment pouvaient-elles s'entendre ?... En vain Morland en-

tourait sa jeune épouse de soins et d'affection, en vain pour lui faire aimer son sort déployait-il toutes les ressources du luxe et de l'opulence, Marguerite ne pouvait sourire à la vie, Marguerite dépérissait rapidement comme une fleur transplantée qui se fane.

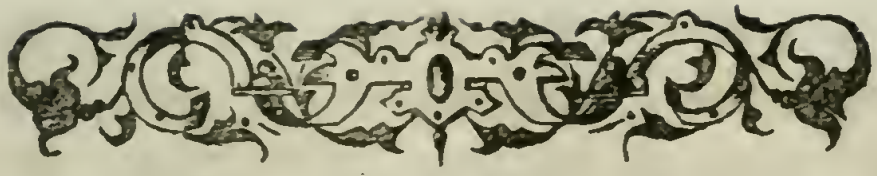
Et elle expira en donnant le jour à Léon, à l'enfant qui l'aurait rattachée à l'existence, si tous les fils n'en avaient déjà été brisés.

Rien ne put calmer le désespoir de Morland. Il comprit alors toute l'impuissance des biens qu'il avait poursuivis avec tant d'ardeur. Il chercha inutilement des distractions ; le souvenir de Marguerite ne pouvait s'effacer de son âme.

« Hélas ! se disait-il, si j'avais été digne d'elle, elle vivrait encore !... »

Des temps plus calmes et l'âge des réflexions disposèrent ensuite Morland à prêter plus d'attention à cette voix de la conscience qui se réveillait en lui.

Ardent à la pénitence comme il l'avait été dans ses écarts, Morland aurait ajouté à toutes ses autres expiations celle de s'éloigner pour toujours du monde, si Léon, ce fils si cher, le fils de Marguerite, n'eût réclamé avant tout sa sollicitude ; il espérait, en le formant à la vertu, que la vie innocente de l'enfant crierait miséricorde pour les iniquités du père, au tribunal du souverain Juge.



XVI.

Voila l'humiliante confession, qu'avec des larmes amères et la rougeur sur le front, le repentant vieillard eut le courage de faire un jour à son fils.

« Si je m'abaisse devant vous à ce point, ajouta-t-il, si je m'expose à perdre aujourd'hui à vos yeux la dignité de mon caractère de père pour lequel j'ai toujours su vous inspirer le respect, c'est, mon fils, qu'il est devenu nécessaire que vous connaissiez l'étendue de mes fautes, pour comprendre toute l'urgence de la réparation. Or, j'ai

fait à cette fin tout ce qui m'a paru être humainement en mon pouvoir ; mes efforts ont à peine pu me procurer la paix, et je me serais dès longtemps séparé entièrement du monde, si mes devoirs envers vous ne m'avaient retenu. Ma mission va bientôt être remplie ; l'âge de l'émancipation est arrivé pour vous, et je crois vos principes assez fermes pour espérer que vous n'en abuserez pas.

» Maintenant, Léon, sur le point de se séparer de vous, et sur le bord de sa tombe, votre père vous conjure de soulager sa conscience en vous chargeant pour lui de réparer une injustice qu'il n'est plus en son pouvoir d'expier. Apprenez que le chevalier de Murville, père de votre jeune ami, fut dénoncé par moi à la convention, qu'il me dut son arrêt de proscription, et par suite, les chagrins qui, probablement, abrégèrent ses jours. C'est assez vous faire comprendre tout ce que vous devez au fils, en réparation de ce que son père a eu à

souffrir de moi. Léon, vous avez senti que j'ai contracté une dette immense envers cette famille ; je dois compte au jeune Murville de la félicité, de l'existence même de son père ; l'or ne le dédommagerait pas, c'est en bonheur qu'il faut le payer... »

Léon, fort ému par le aveux de son père, saisit avec empressement les mains du vieillard et les arrosa de ses larmes. Puis, après un long silence : « Mon père, dit-il, vos intentions seront remplies. Vos désirs sont pour moi des ordres, et il n'est point de commandement, auquel il me soit plus doux d'obéir, que celui que vous venez de me faire. »

Cependant Prosper, de plus en plus lancé au milieu des plaisirs et des fêtes, paraissait ne plus rechercher autant la société de son nouvel ami ; ses relations se multipliaient chaque jour ; et bien qu'il estimât toujours infiniment le jeune Morland, il avait d'autres liaisons qui l'amusaient davantage.

Prosper éprouvait les tristes effets de sa téméraire confiance en ses propres forces. Sabine, triste témoin de l'excessive légèreté de son frère, commençait à comprendre combien elle avait été imprudente, en l'appelant au milieu d'aussi grands périls.

Plusieurs fois, elle chercha à lui faire ouvrir les yeux sur les conséquences de sa manière d'agir ; plusieurs fois, elle chercha à ranimer en son cœur l'affection dont il lui avait naguères donné tant d'assurances; elle fit même un effort d'amour-propre pour lui remettre sous les yeux quelques-unes de ses lettres, où il lui témoignait la plus vive confiance et la plus tendre amitié ; mais le brillant Murville, papillonnant dans les salons de Paris, n'était plus ce timide et candide Prosper, dont la jeunesse était préservée de l'apparence même de la séduction.

Ayant pris le ton et les allures d'un *dandy*, il paraissait supporter avec peine les observations de sa sœur ; il s'accoutu-

mait à lui répondre avec une sorte de vivacité blessante ; et, un jour entre autres, fatigué des observations et des témoignages d'attachement de Sabine, il lui fit vertement comprendre qu'elle était elle-même trop personnellement intéressée à décrier le monde et ses plaisirs, pour que ses paroles pussent faire autorité.

De toutes les peines qui avaient abreuvé le cœur de Sabine, celle-ci fut la plus sensible. C'en était fait ; non-seulement, son frère lui refusait cette affection qui devait faire le bonheur de sa vie, mais encore cet être si cher, auquel elle avait consacré toute son existence, ne payait son dévouement que par une froide ingratitude. Malgré ses efforts pour surmonter son émotion, des larmes abondantes coulèrent de ses yeux ; elle voulut adresser quelques paroles à son frère ; mais elle ne put trouver que des soupirs entrecoupés.

Prosper, qui avait encore le cœur bon, lui témoigna vivement son repentir ; mais,

cherchant à excuser ses expressions, il s'embarrassa dans des explications qui, au lieu de fermer la plaie, ne firent que l'agrandir.

La malheureuse Sabine, retirée dans sa chambre, y donna un libre cours à sa douleur. Abimée dans ses réflexions, elle repassa en sa mémoire tous les évènements qui avaient marqué sa vie ; et son imagination, lui représentant tout ce qu'elle avait eu à souffrir, tous les déboires qui l'attendaient encore, un sentiment de découragement pénétra dans son âme. Elle était sur le point de succomber à sa douleur, lorsque la bonne Providence, qui ne permet pas que la créature soit éprouvée au-delà de ses forces, envoya, dans cette âme navrée, un rayon consolateur.

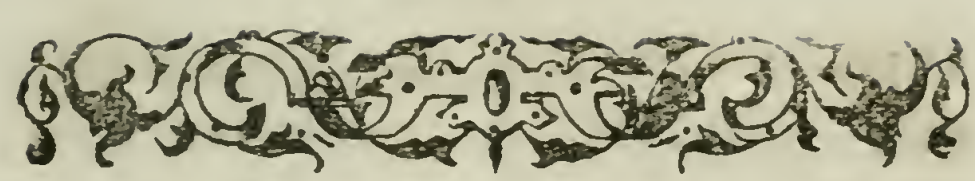
Sabine, levant les yeux, les attacha sur un Christ, devant lequel elle avait tant de fois épanché les pensées qui désolaient son cœur. Un sentiment profond de piété la pénétra tout-à-coup, et devant l'image

d'un Dieu crucifié pour le salut de tant d'hommes ingrats, il lui sembla qu'elle ne devait plus se trouver malheureuse de souffrir. Elle tomba à genoux, éleva son âme vers Dieu, et se tenant dans le recueillement de la prière, elle goûta une douceur et une paix, qui devaient mettre un terme à toutes ses agitations.

Il lui sembla que Dieu demandait d'elle qu'elle renonçât généreusement à toutes les satisfactions qu'elle espérait sur la terre, et que, sans rechercher même les consolations de l'amour fraternel, elle devait se borner à se dévouer pour un frère et une sœur, qui lui étaient si chers, sans avoir à attendre d'eux, même le plus léger retour de tendresse.

Stéphanie était la seule personne à qui elle pût ouvrir son cœur. Elle lui écrivit aussitôt pour lui faire connaître les derniers incidents qui lui avaient révélé tout ce que lui réservait l'avenir, et elle lui fit part des généreuses résolutions qu'elle avait

prises, avec la chaleur d'âme qu'elle savait trouver, lorsqu'elle se résignait à un grand sacrifice.



XVII.

A partir de ce jour, Sabine jouit véritablement du calme. Prosper, qui commençait à s'inquiéter de la fâcheuse influence de ses paroles, fut fort surpris de revoir sa sœur sans trouble comme sans rancune. Il ne savait à quoi attribuer ce changement inattendu, et il finit par se persuader qu'une excessive susceptibilité avait donné à son langage une injuste interprétation, que d'impartiales réflexions n'avaient pas tardé à effacer.

Stéphanie ne tarda pas à répondre à son

amie, et voici en quels termes sa lettre était conçue :

« Il me serait difficile de t'exprimer, ma chère Sabine, la vive consolation que m'a procurée ta lettre. Tu sais quelle part je prends à tout ce qui t'arrive, et combien tes peines sont devenues les miennes. Tu as encore éprouvé une de ces amères déceptions, qui sont de nature à déconcerter les âmes les plus courageuses ; mais, grâces en soient rendues à la divine Providence, tu as puisé à la source de tous les biens, et tu as trouvé secours et force.

» Pauvres créatures, nous aimons à attacher notre bonheur à telle ou telle circonstance, à telle ou telle personne ; nous appelons de toute notre âme l'accomplissement de nos projets ; nous nous berçons des plus riantes espérances ; et, à l'aide de notre imagination, nous entrevoyons l'avenir sous les plus agréables couleurs. Nos vœux devancent l'évènement ;

il semble qu'il n'obéira jamais assez tôt au gré de nos désirs ; et, lorsque nous touchons enfin à la possession de l'objet souhaité avec tant d'ardeur, une triste réalité vient succéder à tous nos rêves de félicité.

» Ainsi, ma chère Sabine, la Providence dispose tout, dans le cours de notre vie, pour nous apprendre à ne pas chercher ici-bas des satisfactions en dehors de celles qui émanent de l'accomplissement du devoir. Les mécomptes, qui accompagnent presque toujours les calculs, en apparence même les plus légitimes, nous sont une leçon perpétuelle du peu de fonds des joies humaines, et de la caducité des jouissances si avidement recherchées dans ce monde.

» Il est peu d'êtres, je crois, qui aient sous ce rapport une part plus large que la tienne; mais tu as compris que Dieu n'afflige que pour bénir, et que, s'il t'a enlevé jusqu'aux consolations les plus innocemment désirables, c'est qu'il veut que ton cœur s'attache à lui seul d'une manière plus parfaite.

» Un jour viendra, ma chère Sabine, où les mystères de la Providence seront dévoilés aux yeux les moins clairvoyants. On découvrira alors combien les opinions humaines s'égarent sur la recherche du bonheur et sur le but de la vie. On appréciera à leur juste valeur les avantages extérieurs de fortune, de beauté, de considération publique, et l'on apprendra, trop tard, hélas! pour le plus grand nombre, que les dons du ciel ne sont départis aux créatures, que pour être rapportés à la gloire de leur Auteur, et non pour alimenter les injustes prétentions d'une aveugle vanité.

» Je te parle comme toujours avec ouverture de cœur, ma chère amie; et je m'y sens aujourd'hui portée davantage, à cause des généreux sentiments que ta lettre m'exprime. Je suis d'ailleurs moi-même dans une situation d'esprit, qui m'amène aux pensées graves, et qui me fait un devoir de confier mes desseins à ta discrète amitié.

» Rentrée depuis peu dans ma famille, où j'ai trouvé tous les avantages qu'une jeune personne semble pouvoir désirer, je crois être appelée à ne pas même faire connaissance avec un monde qui, malgré les attraits dont il se pare, m'inspire un véritable effroi.

» Une voix intérieure et puissante se fait depuis assez longtemps entendre à mon cœur. Elle m'avertit de me tenir en garde contre les séductions, qui ne vont pas tarder à m'entourer, et de ne pas même placer les lèvres sur les bords de cette coupe, que le monde présente avec tant d'empressement à notre inexpérience.

» Oui, ma bien-aimée Sabine, malgré les défauts et les imperfections de ton amie, malgré la frivolité de l'éducation qu'elle a reçue, elle se croit appelée à devenir l'épouse de notre divin Sauveur et la servante des pauvres....

» Mes parents, à qui j'ai communiqué mon dessein, n'ont pu d'abord le com-

prendre ; mais Dieu , qui tient en ses mains les cœurs des hommes , a incliné leur volonté en ma faveur , et j'entrevois , dans un avenir plus prochain que je n'aurais pu d'abord l'espérer , le moyen de réaliser mon projet.

» Remercions ensemble , ma chère Sabine , la divine bonté d'une grâce aussi ineffable ; elle est à mes yeux d'un prix si inestimable , que je ne peux trouver dans mon cœur de sentiment assez profond , ni sous ma plume d'expression assez vive , pour manifester la reconnaissance qu'elle mérite.

» En te voyant si isolée au milieu des tiens, si mal accueillie dans une société, qui n'attache de valeur qu'aux brillants dehors, je me suis dit plusieurs fois : « La situation de Sabine , au milieu d'un monde qui est pour elle une solitude , ne doit-elle pas me faire pressentir que sa place est marquée ailleurs ? Ne peut-elle pas me faire espérer que nous nous trouverons un jour

réunies dans le même asile ? Ce serait là pour moi un de ces admirables évènements, qui paraîtraient devoir mettre le comble à mon bonheur.

» Au surplus, ma chère Sabine, unies ou séparées, nous nous trouverons toujours, je l'espère, liées par les mêmes sentiments, les mêmes affections, les mêmes croyances. Nos cœurs trouveront, dans une parfaite communauté de pensées et de prières, ces nœuds invisibles que ne peuvent rompre ni la distance des temps, la différence des lieux, ni la diversité des vocations.

» Toute à toi,

» STÉPHANIE DELVAL. »

Cette lettre fit une impression très-profonde sur Sabine. Elle connaissait la douceur, la piété, les vertus de son amie ; mais elle n'aurait pu la croire disposée à prendre une résolution, qui, aux yeux de

tous, paraissait le plus grand des sacrifices.

A l'âge de dix-neuf ans, douée de tous les avantages extérieurs, appartenant à une famille très-riche, avec tous les éléments qui promettent et qui semblent assurer la position la plus enviée, Stéphanie paraissait appelée à jouer, dans le monde, le rôle le plus brillant ; et elle renonçait à tout cela avec une tranquillité, une aisance, une joie même, qui paraissaient ne lui point coûter. Le monde n'aurait jamais pu penser que la jeune Stéphanie, si rayonnante d'espérances et d'avenir, eût elle-même montré le chemin du cloître à la triste et infortunée Sabine. Dans ses jugements, il lui semble que la privation des richesses et les disgraces de la nature sont des titres pour déterminer une vocation, dont il ne peut comprendre la sublimité. Trop aveugle pour apercevoir le prix de la virginité, et pour faire la part du dévouement chrétien, il s'efforce toujours d'attribuer à un

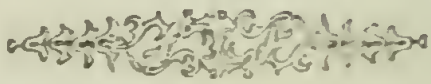
motif vil les actes les plus héroïques. Inaccessible aux idées de désintéressement et d'abnégation, étranger aux inspirations de la céleste charité ; il ne peut s'élever à la pensée d'un sacrifice, qui n'attend aucune récompense de la terre ni des autres hommes.

Sabine avait l'âme trop bien placée ; elle avait puisé à des enseignements trop purs, pour partager ces funestes erreurs. Rien, il est vrai, n'avait jusque-là donné l'éveil à ses prévisions ; rien n'avait arrêté ses réflexions sur l'étonnante résolution de son amie ; mais la lecture de sa lettre lui suffit pour lui en expliquer les motifs, et pour lui en faire admirer la générosité.

Elle comprit alors qu'elle devait à la tendre sollicitude de Stéphanie, qu'elle devait à l'intérêt même de son existence et de son salut, d'examiner devant Dieu si elle-même n'était pas appelée à se consacrer au Seigneur.

Dès ce jour, elle vécut dans un plus

grand recueillement, priant avec plus de ferveur, cherchant dans la pratique des sacrements et dans les conseils de son directeur, les lumières qui devaient la guider, et lui montrer la voie qu'elle devait suivre.



XVIII.

Pendant que le cœur de Sabine se disposait ainsi à recevoir les communications célestes, Prosper et Aurélie se précipitaient avec plus d'impétuosité que jamais dans les fêtes et les plaisirs du monde. Aurélie, enivrée des louanges et des flatteries, que lui prodiguaient une foule d'adulateurs, se croyait une personne accomplie. Une vaine coquetterie dirigeait toutes ses actions ; le désir de paraître et de plaire lui faisait même quelquefois oublier les convenances, et Mme Rennecour, si habituée

à la vie mondaine, s'effrayait elle-même de la direction que prenait sa pupille.

Elle lui fit des observations, qu'Aurélie parut écouter avec déférence, mais qu'au fond elle regarda comme l'expression d'une jalousie, que sa protectrice cherchait en vain à dissimuler sous le voile de la bienveillance. Seulement, elle apporta une réserve affectée dans ses relations avec Mme Rennecour ; et, par cette manière d'agir, elle blessa plus profondément encore celle qu'elle devait regarder comme sa seconde mère.

Prosper, secouant aussi plus que jamais le joug qu'il avait porté dans sa jeunesse, tourbillonnait dans un cercle d'amusements, qui ne lui laissaient plus le temps de la réflexion. Léon Morland ne le retrouvait plus aux cours, ni dans les bibliothèques publiques. L'étude et les goûts sérieux ne pouvaient plus prendre place dans la vie dissipée de Prosper. Léon le cherchait en vain dans les lieux où il l'avait ren-

contré naguères ; il eût surtout désiré le revoir dans l'église, où souvent ils s'étaient agenouillés ensemble ; et le vide qu'y laissait son ami remplissait son âme de tristesse. Plus d'une fois, ses yeux se remplirent de larmes, en songeant à quels périls la foi et la vertu de Prosper se trouvaient exposés. Il ne pouvait ignorer de quelle société il était maintenant entouré, et quels étaient les nouveaux amis, auxquels il accordait sa confiance et son intimité. Prosper Murville était déjà cité comme l'un des plus élégants cavaliers de la société parisienne ; et, privé de tous les appuis, qui auraient pu le soutenir au milieu de tant de dangers, il s'abandonnait à cette frivolité de ton, d'habitudes, de pensées, qui prépare presque toujours la corruption du cœur.

Léon ne pouvait cependant pas délaisser celui qu'il aimait, celui auquel des liens nouveaux, formés par la volonté de son père et par un engagement solennel, l'atta-

chaient désormais jusqu'à la mort. Il prit le parti d'écrire à Prosper, lui faisant connaître en peu de mots ses regrets de ne plus le retrouver dans les lieux qu'ils avaient fréquentés ensemble, et son désir de ne pas rompre une liaison à laquelle il attachait le plus grand prix.

La réponse ne se fit pas attendre. Le lendemain, Léon reçut un petit billet, gaufré d'or et parfumé d'ambre : « M. et Mme Rennecour prient M. Léon de Morland de passer la soirée chez eux, samedi 21. »

Au bas, Prosper avait écrit ce peu de mots : « Je regrette autant que toi, mon cher Léon, d'être privé depuis quelque temps de ta société ; mais, voici le carnaval qui nous arrive avec son interminable cortége de fêtes ; c'est une charmante occasion de renouer entre nous. Je compte que tu me laisseras le plaisir d'être ton introducteur chez Mme Rennecour. »

Léon lut et relut ces lignes ; son cœur se serrait à mesure qu'il les parcourait, et

il se trouvait partagé entre la douleur que lui faisait éprouver la légèreté de Prosper, et la crainte que lui inspirait la vie nouvelle à laquelle il le conviait. Lui, qui s'était jusque-là tenu à l'écart de tout ce qui aurait pu le détourner de ses études ou l'entraîner à une dangereuse dissipation, devra-t-il s'exposer résolûment à des influences qui ont amolli bien d'autres courages et blessé tant d'autres cœurs ? Que dira-t-il, que fera-t-il au milieu d'un cercle de jeunes gens, qui n'ont d'autres préoccupations que leurs plaisirs, d'autres goûts que les fêtes, d'autres entretiens que les frivolités dont ils se repaissent chaque jour ?

Et cependant, s'il refuse, n'est-ce point rompre d'une manière définitive avec Prosper ; n'est-ce pas se fermer tout accès près de lui, et se mettre, par sa propre volonté, dans l'impossibilité d'accomplir les obligations qu'il avait contractées ? Après bien des anxiétés et des hésitations, il se décida

enfin, sur l'avis de son père, à accepter l'invitation de M. Rennecour.

C'était la première fois que Léon de Morland se disposait à paraître dans les salons à la mode. Pour s'y produire, il devait véritablement se faire violence et vaincre toutes les répugnances que lui suggéraient son caractère, ses habitudes, et les principes qui avaient jusque-là dirigé sa conduite. Mais cette première démarche, qui, pour tant d'autres est la conséquence d'une téméraire présomption, fut, pour le vertueux jeune homme, un acte sincère de dévouement.

Lorsqu'on l'eut annoncé, Prosper se détacha aussitôt du groupe qui l'entourait; et saisissant la main de Léon : « Sois le bien-venu, lui dit-il d'un air dégagé, il y a près de trois siècles que je ne t'ai vu. Promets-moi d'être désormais des nôtres, et en revanche je te garantis, avant le printemps, quinze ou vingt fêtes par semaine. »

Un peu étourdi de cet accueil, Léon,

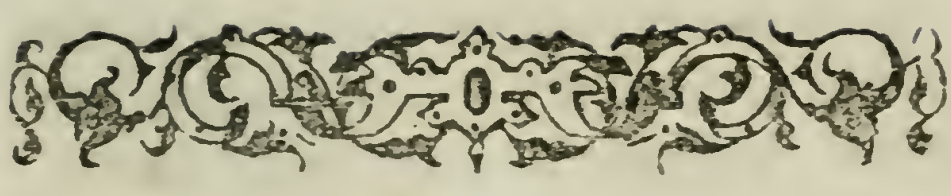
guidé par le jeune Murville, s'avança timidement vers Mme Rennecour, à laquelle il présenta ses respects ; puis il chercha à se perdre dans la foule, où il resta isolé pendant tout le reste de la soirée.

Prosper parut se rappeler une seule fois la présence de son ami. Il vint lui faire un reproche assez aimable de sa misanthropie, et voulut le présenter à sa sœur, à la brillante Aurélie, qui se trouvait, au grand dépit de Mme Rennecour, constamment entourée de nombreux hommages.

Aurélie prêta à peine l'oreille à son frère et ne daigna pas faire attention à ce nouveau visiteur, dont elle ne pouvait, au milieu de l'atmosphère qu'elle respirait, apprécier la modestie et le mérite.

Tout ce qui se passait autour de lui était de nature à détromper Léon sur les avantages qu'il espérait retirer de sa condescendance. Il comprit qu'une parole sérieuse, et même simplement raisonnable, ne pouvait trouver place dans ce monde si futile et si

évaporé ; et, la tristesse dans l'âme, il se retira de bonne heure, demandant avec ferveur à Dieu de lui faire connaître les moyens d'accomplir la mission qu'il avait acceptée.



XIX.

Sabine ne se trouvait plus dans les grandes réceptions de Mme Rennecour. Elle avait demandé l'autorisation de s'en dispenser ; et, quoiqu'on eût fait d'abord quelques difficultés, on finit par se rendre à ses désirs, pensant qu'il y aurait conscience à la forcer de subir les dédains et les humiliations, que le monde même le plus poli ne sait pas toujours épargner aux personnes peu favorisées des avantages extérieurs.

Heureuse d'échapper ainsi à ces tumultueuses assemblées, et à la dissipation qui résulte toujours de leur fréquentation, Sabine se recueillait davantage les jours de grandes réunions, et, restant paisible dans la chambre, elle avait le bonheur de trouver une douce solitude dans la maison, et à l'heure même où tout était livré à l'agitation des fêtes.

Ce fut le jour que Léon de Morland fut présenté à Mme Rennecour, qu'elle répondit à la lettre de Stéphanie. Plus de trois semaines étaient passées, depuis qu'elle l'avait reçue; mais la matière qu'elle devait y traiter était trop importante, appelait sur son avenir de trop graves conséquences, pour ne pas exiger la plus grande maturité.

« Vous ne vous étonnerez pas, ma chère Stéphanie, de l'intervalle que j'ai laissé s'écouler entre la réception de votre lettre et ma réponse. La nouvelle que vous m'annonciez était bien propre à exciter en moi quelque surprise, et à me conduire à

un examen sérieux du passé et de l'avenir de ma vie.

» Avant que je vous fasse part du résultat de mes réflexions pour ce qui me concerne personnellement, je dois, ma chère et digne amie, vous exprimer tout ce que mon âme a ressenti d'attendrissement, d'admiration, de respect, en apprenant votre héroïque résolution.

» Rien n'a donc pu vous arrêter, ma généreuse Stéphanie !... Vous qui avez reçu, avec une merveilleuse profusion, tous les dons, toutes les facultés, tous les avantages auxquels on attache tant de prix ici-bas ; vous qui avez été accueillie comme une fille bien-aimée, au milieu d'une famille, dont vous faites la gloire ; vous, qui n'aviez qu'à vous présenter dans le monde, pour en devenir, suivant ses propres expressions, l'ornement et l'idole ; vous à qui l'avenir promettait une existence embellie par tout ce que la terre offre de plus séduisant ; vous vous séparez sans regret, sans

même jeter un regard en arrière, de tous ces avantages, pour la possession desquels un si grand nombre de personnes s'épuisent en vaines poursuites !...

» Oh ! ne croyez pas, Stéphanie, qu'en vous remettant sous les yeux ce que vous avez eu de sacrifices à offrir, mon intention soit de vous en détourner ou de vous les rendre plus pénibles. Oh ! non, j'ai eu le bonheur d'être formée à votre école, et les exemples que vous m'avez donnés depuis longtemps m'ont accoutumée à mieux juger les évènements de la vie.

» Je le sais, vous avez choisi la meilleure part ; vous avez su réduire au prix qu'ils valent, tous les vains avantages, toutes les fausses jouissances dont vous étiez entourée. Votre âme a compris où se trouvait le souverain bien, et, tenant votre cœur ouvert aux célestes influences de la grâce, vous avez cédé aux ravissants attraits du divin Époux, auquel vous allez consacrer toute votre existence.

» Soyez bénie, ô ma bonne et douce compagne, pour tout le bien que vous m'avez fait, que vous me faites, que vous me ferez encore ; soyez bénie pour le grand exemple que vous donnez à ce monde, qui peut à peine comprendre la signification d'un pareil dévouement ; pour les bienfaits que vous allez répandre sur les pauvres, les malades et tous les membres souffrants de notre divin Sauveur.

» Quant à la triste Sabine, elle ne peut aspirer ni à un tel honneur ni à une pareille félicité.

» Rien ne semble devoir me lier ici ; et il a pu vous paraître au premier abord que j'aurais accueilli, avec empressement et transport, la pensée de me réunir à vous et au chœur des vierges, auquel vous vous associez. Et cependant, chère Stéphanie, mes prières, mes réflexions, les conseils que j'ai reçus me déterminent à décliner une si belle et si puissante invitation. Les liens qui m'attachent au monde

sont d'une toute autre nature que ceux qui enchaînent ses partisans et ses adorateurs.

» Vous le savez ; deux êtres qui me sont bien chers se sont jetés sans prudence au milieu de cette mer orageuse, dont ils ne connaissent pas les écueils. Certes, si Dieu m'accordait la faveur de m'appeler à la vie religieuse, il me donnerait la force de me séparer d'eux, et en même temps il saurait suppléer au peu de services que ma présence peut leur rendre ici ; mais puisque l'avis de celui qui doit me servir de guide me fixe au poste que j'occupe, depuis que je me suis séparée de vous ; je me résigne à ce devoir qui m'est en même temps si pénible et si cher. Je veux, au milieu du monde, me dévouer tout entière à leur bonheur. Heureuse si ce genre de sacrifice est agréé par la divine Bonté, et s'il peut contribuer au salut des trois orphelins !

» J'ai aussi pensé que l'âge et le dépérissement de la santé de nos bienfaiteurs pouvaient amener bien des modifications dans

leurs habitudes ; peut-être me sera-t-il donné un jour de leur être de quelque utilité ! Peut-être pourrai-je rendre à leur vieillesse les soins généreux qu'ils ont prodigués à nos premières années !

» Pour vous, Stéphanie, conservez, je vous en conjure, dans votre cœur une large place à votre fille adoptive ; il va s'agrandir, ce noble et charitable cœur, pour recevoir tant d'infortunes, sécher tant de larmes, adoucir tant de souffrances. Que votre amie, à laquelle vous avez toujours prêté un tutélaire secours, ne soit jamais oubliée ; qu'elle soit associée à vos prières, à vos bonnes œuvres ; et elle trouvera ainsi un ample dédommagement à ce qu'elle ne peut faire elle-même !

» Toute à vous,

» SABINE MURVILLE. »

SABINE ET AURÉLIE.

SABINE ET AURÉLIE.

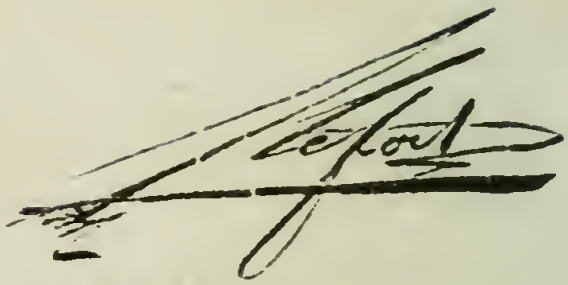
Par l'auteur d'Adhémar de Belcastel.

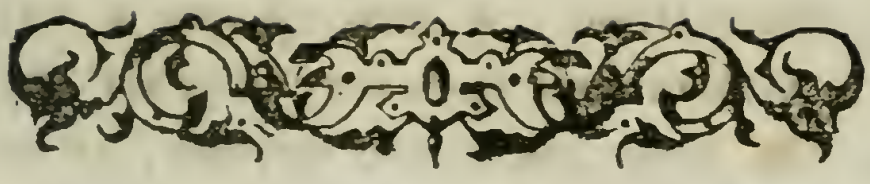
> Les grâces sont trompeuses et la beauté est vaine. La femme qui craint le Seigneur est seule digne de louanges.
> Prov. XXXI. 30.

DEUXIÈME PARTIE.

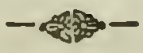
LILLE.
L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE ESQUERMOISE, 55.
1844.

PROPRIÉTÉ DE





SABINE ET AURÉLIE.



DEUXIÈME PARTIE.

XX.

Plusieurs années s'écoulèrent. L'hôtel Rennecour était toujours fréquenté par tout ce que la société parisienne avait de plus élégant. Aurélie Murville était citée comme une sorte de merveille, qu'on ne pouvait assez vanter ; Prosper était devenu l'âme des fêtes et des parties de plaisir.

M. Rennecour se permettait quelquefois

des observations ; il trouvait que le train de sa maison était au-dessus de sa fortune, que son futur successeur perdait, au milieu de la dissipation du grand monde, toutes les garanties que lui avait données l'austérité de sa première éducation ; il attribuait à sa légèreté quelques pertes assez considérables, qui avaient fait brèche à son crédit, et envisageait non sans inquiétude l'avenir qui se préparait.

Son épouse se fatiguait de plus en plus des manières présomptueuses qu'affectait Aurélie. Elle souffrait de se voir partout et constamment effacée par une jeune personne qui lui devait tout, et qui paraissait si facilement oublieuse et des bienfaits et de la bienfaitrice ; elle n'avait jamais assez réfléchi, pour comprendre que la situation, que lui faisait Aurélie, était son propre ouvrage ; que, n'ayant jamais veillé à inspirer à cette jeune personne le véritable sentiment de ses devoirs les plus sacrés, elle ne devait pas s'étonner de la voir né-

gliger les convenances sociales et les obligations de la reconnaissance.

Rien ne refroidit plus le cœur que les habitudes mondaines. Tout y tend à rétrécir les affections, à abaisser l'intelligence et à resserrer l'âme dans le cercle étroit de l'égoïsme. Rechercher ce qui peut flatter l'amour-propre, procurer le bien-être matériel, et assurer les succès de la vanité, voilà l'étude journalière qui absorbe tous les instants, qui amoindrit toutes les facultés, qui émousse tout ce qu'il y a de grand et de noble dans le cœur de l'homme.

Mme Rennecour était une victime de cette légèreté d'éducation, qui produit la fatuité chez les hommes, et chez les femmes une sorte de coquetterie glaciale, pour tout ce qui est élevé et généreux. En recueillant chez elle les deux orphelines, filles d'un ami de son mari qu'elle n'avait jamais connu, elle eût pu faire une œuvre sainte et bénie du ciel; mais, avec le caractère et les habitudes qu'elle s'était faites, elle

réduisit sa belle action à la dimension d'un caprice. Elle n'avait jamais songé à jeter un regard sur l'avenir ; elle ne s'était occupée que du passe-temps, qu'allaient lui procurer les deux nouveaux jouets qu'on appelait Sabine et Aurélie, et elle n'avait pas même entrevu que ces petites filles pussent devenir un jour pour elle l'occasion des peines les plus vives, qu'elle eût jamais éprouvées.

C'était cependant ce qui était arrivé ; vivement blessée dans ce qu'il y a de plus sensible en une femme du monde, l'amour-propre, elle sentait s'élever dans son cœur de tumultueux mouvements, qui jusque-là lui avaient été inconnus. Le venin de la jalousie se glissait furtivement dans son âme, et l'intérieur du ménage du banquier se ressentait de ses fâcheuses dispositions.

Il devenait important de faire cesser une telle situation ; le remède paraissait facile et même opportun à tous égards ; c'était de fermer les salons, d'éviter l'éclat, de

retrancher la dépense et de prendre des habitudes modestes, qui eussent rétabli la paix et servi en même temps les intérêts compromis.

Mais la vanité est comme un serpent qui glisse et se replie en mille façons, avant qu'on puisse lui donner la mort. Ce moyen si aisé, si raisonnable, fut à peine aperçu par Mme Rennecour, qu'elle le rejeta comme indigne d'elle, et comme la livrant, elle et son mari, à la méchanceté d'un public, toujours avide d'interprétations malignes ; elle s'imagina qu'on attribuerait à un dépit mal dissimulé les réformes de sa maison ; que sa réputation pourrait en souffrir, que le crédit de son mari, déjà ébranlé par les pertes récentes, se trouverait plus fortement découvert.

Jamais Mme Rennecour n'avait autant réfléchi ni autant raisonné ; elle formait mille combinaisons qui se détruisaient les unes les autres ; elle établissait des plans qu'elle reconnaissait elle-même imprati-

cables. Enfin, elle s'arrêta à la pensée du mariage d'Aurélie, comme à la seule solution possible à toutes les difficultés qui troublaient sa vie.

Cette conclusion n'était pas mal aisée à prévoir et à réaliser. Un assez grand nombre de prétendants à la main d'Aurélie s'était présenté ; mais comme on n'ignorait pas que Melle Murville n'avait par elle-même aucune fortune, et que M. Rennecour ne faisait pas connaître la dot qu'il destinait à l'orpheline, on n'avait guères eu affaire jusque-là qu'à des jeunes gens sans position et sans avenir, qui cherchaient à devenir quelque chose, par l'appui et la protection du banquier.

Cependant, l'un d'eux, d'une physionomie très-intéressante, d'une mise très-recherchée et de formes très-élégantes, nommé M. Noirval, paraissait devoir obtenir la préférence. Il se disait d'une province très-éloignée, d'une famille indépendante par sa position et sa fortune, et n'ayant

choisi la capitale pour sa résidence, que pour y former un établissement qui pût occuper utilement *ses loisirs*, et *ses capacités*. Ce Noirval n'était rien moins qu'un véritable aventurier, qui, depuis longtemps, vivait aux dépens des fils de famille, dont il flattait l'amour-propre, et dont il servait les mauvais penchants.

Prosper avait fait sa connaissance, dans une réunion de jeunes gens, où quelques-uns de ses nouveaux amis l'entraînaient chaque semaine. Noirval s'était insinué dans la confiance de l'inexpérimenté Murville, qui, après quelques rencontres, lui avait proposé de l'introduire chez son patron. Cette offre fut acceptée avec empressement; et le nouvel arrivant ne tarda pas à devenir un des plus assidus visiteurs de l'hôtel Rennecour. L'excentricité de ses manières, qu'on prenait pour l'expression d'une haute naissance et d'une éducation distinguée, le fit remarquer et accueillir avec une sorte de bienveillance, qui l'en-

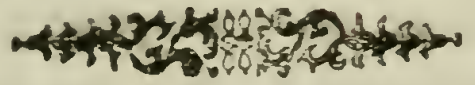
hardit bientôt jusqu'à solliciter la main de Melle Aurélie.

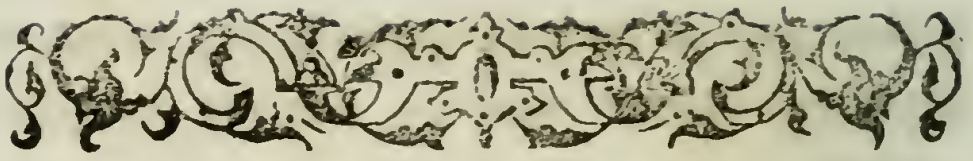
C'était précisément à l'époque dont nous venons de parler, et au moment où Mme Rennecour se trouvait le plus fatiguée de la présence de sa pupille. Elle prit vivement les intérêts de l'inconnu, sur le compte duquel on négligea de prendre les renseignements nécessaires ; elle combattit victorieusement, plus par le poids de sa volonté que par les raisonnements, les observations positives de son époux ; et, usant, avec une énergie qui ne lui était pas ordinaire, de tout l'ascendant qu'elle avait conservé sur lui, elle obtint son consentement, et, pour dot, une somme de quarante mille francs, qui devait aplanir tous les obstacles.

Ce mariage, si facilement conclu avec un étranger, qui ne présentait aucune garantie véritable, ne pouvait se réaliser que dans un monde superficiel, qui ne s'attache qu'à l'écorce, et qui, accoutumé

à juger sur de fausses apparences, se laisse tromper, même dans les affaires les plus graves.

Si Mme Rennecour avait eu l'âme méchante, elle n'eût pas mieux dressé ses batteries pour assurer le malheur de sa pupille ; mais, tandis qu'elle se vengeait d'une manière si cruelle, elle ne songeait véritablement qu'à se débarrasser d'une présence importune.





XXI.

Aurélie courait en aveugle au-devant du précipice. Sa situation vis-à-vis de ses bienfaiteurs commençait à lui paraître équivoque ; elle s'apercevait qu'elle s'était aliéné le cœur de sa mère adoptive ; elle reconnaissait vaguement tous ses torts envers elle ; mais elle n'avait pas assez de délicatesse et de générosité pour les faire excuser.

Elle portait de jour en jour plus difficiment le poids des bienfaits qu'elle avait à subir, et elle était fort disposée à saisir la première occasion favorable, pour échapper

à une position qui lui devenait de jour en jour plus intolérable.

Son excessive présomption, constamment alimentée par les fades louanges qu'on lui adressait, lui avait fait croire que son seul mérite suffisait pour lui attirer les plus brillants partis ; et elle fut fort mortifiée, quand M. Noirval lui-même, l'un de ses plus grands admirateurs, fit entendre qu'une dot était nécessaire, ne fût-ce que pour la dignité de sa future épouse.

Aurélie fut fort humiliée de ces exigences qu'elle trouvait inconcevables ; et d'un autre côté, elle ne put s'empêcher d'être touchée des procédés de M. Rennecour, qui leva si généreusement les difficultés. La pensée de se voir grande dame, tenant une maison somptueuse et à l'égal de sa protectrice, lui fascinait tellement les yeux, qu'elle n'arrêtait en aucune manière son esprit sur les conséquences d'un mariage aussi irréfléchi et aussi dépourvu de toute garantie sérieuse.

Sabine cependant n'était pas sans inquiétude. M. Noirval ne lui plaisait pas du tout, et il lui semblait que sa sœur s'exposait à de bien fâcheuses conséquences, en associant sa destinée à celle d'un tel homme. D'une fatuité excessive, d'une présomption plus grande encore, Noirval se présentait aux yeux non prévenus comme un homme sans éducation et sans principes ; mais recouvrant son ignorance et son immoralité sous le vernis trompeur du jargon et des habitudes des salons à la mode.

Sabine, depuis longtemps, n'avait plus à faire à sa sœur la moindre observation. Reléguée dans l'étroit domaine de quelques occupations de ménage, elle trouvait difficilement à placer un mot qui pût amener quelque bonne réflexion. En présence des engagements solennels qu'allait prendre sa sœur, elle crut de son devoir de lui faire les représentations que lui suggérait sa tendresse. Elle choisit le moment qu'elle crut le plus opportun.

« Aurélie, lui dit-elle, je sais que je n'ai pas le droit de vous donner des conseils, aussi n'est-ce que le langage de l'affection que je vous adresse aujourd'hui. Je crains pour vous les conséquences d'une résolution qui ne me semble pas assez mûrie....

» — Sabine, lui répondit vivement Aurélie, vous devriez perdre l'habitude de vous occuper de ce qui me concerne. Vous avez des raisons pour ne pas envisager les choses de la même manière que moi ; je ne viens pas vous troubler par mes conseils ; vous pourriez suivre la même marche à mon égard. »

Accoutumée à essuyer les brusqueries de la hautaine Aurélie, Sabine ne se rebuta pas de ces dures paroles. Elle essaya de lui faire entrevoir les devoirs nouveaux de l'état qu'elle allait embrasser, et le peu d'espérance qu'elle avait de la voir heureuse avec M. Noirval.

« Je ne vous croyais pas jalouse à ce

point, lui répondit Aurélie, vivement piquée.....

» — O ma sœur, ajouta Sabine, les yeux pleins de larmes, si vous saviez combien je suis disposée à tous les sacrifices pour assurer votre félicité, vous n'accuseriez pas mes intentions.

» — Je connais vos motifs....

» — Eh quoi! Aurélie, pouvez-vous oublier ainsi les sentiments de la nature? Pouvez-vous douter du véritable attachement de votre sœur? Suis-je quelquefois, depuis que vous êtes rentrée de pension, venue troubler et interrompre le cours de ce que vous appeliez vos triomphes?

» — Il est vrai, que si vous en eussiez eu l'intention, vous seriez facilement parvenue à vos fins, reprit Aurélie d'un ton méchant.

» — O ma chère sœur, cesse de me remettre devant les yeux les infirmités que la Providence a départies à la pauvre Sabine. Si j'ai pu quelquefois me montrer trop

sensible à ma triste situation, j'ai eu, depuis plusieurs années, le bonheur de m'y résigner. Je peux t'assurer que, sous ce rapport, je n'ai aucun regret, je ne forme aucun souhait. Je n'ai maintenant qu'un désir, celui de ton bonheur ; et c'est ce désir qui m'a déterminée à t'engager à réfléchir dans un moment aussi solennel et aussi décisif pour toi. »

Aurélie prit un ton plus sérieux ; elle remercia avec affectation Sabine de sa sollicitude, et l'engagea à calmer ses anxiétés.

Trois semaines après, Aurélie Murville se nommait Mme Noirval ; elle faisait ses adieux à l'hôtel Rennecour, et allait élire domicile dans une élégante maison de la chaussée d'Antin. La moitié de la dot fut employée en ameublement, et le reste placé dans une exploitation de Provence, dans laquelle le nouvel époux était censé faire valoir ses fonds.

Il faut avoir habité Paris, pour comprendre combien il est facile, dans le cen-

tre même de la civilisation, de tendre des pièges à la bonne foi et de faire des dupes. Il n'est peut-être aucun pays dans le monde, où les dehors aient plus d'empire. Savoir se présenter, s'habiller, se produire, est regardé comme un mérite, qui tient, en bien des occasions, la place de tout autre ; c'était le seul qu'avait Noirval, et il ne tarda pas à en donner la preuve.

M. Rennecour l'avait pris chez lui comme principal employé après Prosper ; mais il s'aperçut bientôt que ce jeune homme, si brillant dans les salons, si habile diseur de riens dans la société des dames, n'avait ni connaissance des affaires, ni aptitude pour le travail. Nonchalant, bizarre, capricieux, il paraissait n'avoir de goût que pour le désœuvrement ou les parties de plaisir. Prosper qui, malgré sa légèreté, s'était formé au travail sous la direction de M. Rennecour, cherchait en vain à lui donner des idées en apparence moins frivoles. « Il y a un temps pour s'amuser, lui

disait-il, et un temps pour travailler. Tu me trouveras aussi prêt que toi pour une soirée ou un punch ; mais la besogne n'en peut souffrir, et le grand art, dans la vie, c'est de savoir allier les affaires et les plaisirs. »

Ces raisonnements faisaient peu d'impression sur Noirval ; son oisiveté et sa paresse étaient trop invétérées pour qu'il pût en triompher facilement. D'ailleurs, sa volonté était loin d'être disposée au sacrifice de ses habitudes ; il s'était marié par calcul, sans avoir songé un instant à la dignité et à la sainteté des liens qu'il allait former ; et, au lieu de se rendre aux conseils de Prosper, il chercha lui-même à l'entraîner dans la voie mauvaise, qui devait le conduire à la ruine.

Léon de Morland avait toujours l'œil ouvert sur son malheureux ami. Il avait perdu son père, et se trouvait libre et à la tête d'une fortune considérable. Jugeant inutile et même téméraire de continuer à

fréquenter le grand monde, il se tenait modestement à l'écart; mais pour avoir un motif d'entretenir des relations avec Prosper, il avait confié des fonds à M. Rennecour, et il profitait de toutes les occasions pour visiter son ami et pour conserver son affection.

Il acquit bientôt la conviction que la société de Noirval perdrait infailliblement le jeune Murville, et le précipiterait dans des malheurs peut-être irréparables. Dès-lors, il résolut de l'arracher à cette funeste influence, et forma le plan d'un long voyage, dans lequel Prosper l'accompagnerait. Il parvint à persuader M. Rennecour, qui avait beaucoup de déférence pour son riche client; ce projet souriait aussi beaucoup à Prosper, qui trouvait très-agréable de parcourir les principales contrées de l'Europe, dans la compagnie d'un jeune homme opulent et instruit, qu'il aimait et qu'il respectait, malgré la différence de leurs principes et de leur conduite.

Le départ fut fixé aux premiers jours du printemps. Les adieux de Sabine furent pleins d'expansion ; elle, qui avait aspiré, avec tant d'ardeur, après l'arrivée de ce frère chéri, le voyait maintenant s'éloigner avec une sorte de joie. Il lui semblait qu'il échappait par ce départ aux plus funestes catastrophes, et que la société de M. de Morland, dont son protecteur faisait le plus grand éloge, le rappellerait aux sentiments de son enfance.

Aurélie ne fréquentait presque plus l'hôtel du banquier. Mme Rennecour avait travaillé à l'en éloigner, et lui avait témoigné une froideur, qu'elle avait prise pour du dédain. Froissée de cette manière d'agir, Aurélie se tenait tout-à-fait dans la réserve et cherchait à satisfaire, par d'autres fréquentations, son goût pour la frivolité.

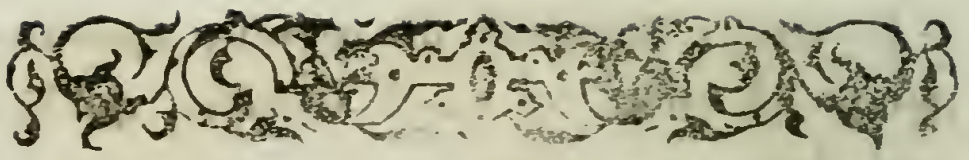
Quelques mois s'étaient à peine écoulés après son mariage, qu'elle avait pu apprécier le caractère de son époux. Noirval ne put déguiser longtemps, sous les dehors

de l'affection et sous le voile des convenances, les mauvaises dispositions de son cœur. Il se montrait dans son intérieur, brusque, fantasque, exigeant. Les égards et la complaisance étaient trop en opposition avec son naturel et ses habitudes, pour qu'il en conservât longtemps avec sa jeune épouse; et ce jeune ménage, qui paraissait si brillant et si riche d'espérances, était déjà en proie à une pénible contrainte et à d'amères divisions.

Quand Prosper vint faire ses adieux à sa sœur, il la trouva les yeux rouges de larmes; il voulut en savoir la cause; mais l'amour-propre retint la langue d'Aurélie; elle parla de migraine, de corysa, et chercha à donner une autre direction à l'entretien. Toutefois, quand son frère lui fit connaître ses projets de voyage et son prochain départ, elle ne put contenir sa douleur, et elle éclata en sanglots. « Je n'aurai donc plus d'appui, s'écria-t-elle; toi seul me restais, Prosper, et tu t'éloignes!.... »

Murville, stupéfait d'une telle apostrophe : « Eh quoi ! lui dit-il, Aurélie, quelles sont donc tes peines ?... Si nouvellement mariée et déjà si malheureuse !.... Quels évènements sont donc déjà venus troubler une félicité qui paraissait inaltérable ? Je sais que ton mari n'est guères propre aux affaires, et qu'il met peu de zèle pour entrer, sur ce point, dans les vues de M. Rennecour ; mais je compte précisément sur mon éloignement pour le forcer au travail, et pour le déterminer à donner des preuves d'application et de bonne volonté. »

Aurélie, confuse et humiliée de s'être montrée si faible, chercha à se composer ; et, faisant un grand effort sur elle-même, elle embrassa son frère, en lui souhaitant un voyage agréable et un prompt retour.



XXII.

Dès le lendemain, Prosper traversait la France, se rendant en Italie, et paraissait satisfait de quitter Paris et de s'éloigner de son beau-frère, ainsi que des sociétés qu'il fréquentait avec lui. Il était chargé de commissions importantes de la part de M. Rennecour, soit pour des liquidations à opérer, soit pour des affaires litigieuses à éclaircir, soit pour des correspondants à établir dans les diverses contrées qu'il devait visiter.

Rien n'égalait la satisfaction du vertueux

Léon : Il était enfin réuni et pour longtemps à cet ami, envers lequel il croyait avoir des obligations sacrées à remplir. Il pouvait enfin exécuter les volontés de son père, que celui-ci lui avait de nouveau manifestées sur son lit de mort. Plein d'espérance et de joie, il témoignait à son compagnon de route les égards les plus affectueux et la plus cordiale confiance. Doué des plus belles qualités du cœur, d'une intelligence élevée, d'une instruction rare, il avait une conversation pleine de douceur et d'agrément, à laquelle son érudition ajoutait un grand intérêt.

Veillant, avec une sollicitude aimable à ce que Prosper n'éprouvât pas de contrariété, lui témoignant, dans toutes les occasions, une amicale et gracieuse complaisance, il ne pouvait manquer de faire une profonde impression sur le jeune Murville, si peu accoutumé à des relations de ce genre.

Plusieurs semaines se passèrent de la sorte, et Prosper ne s'était jamais trouvé

si paisible et si heureux. Léon s'apercevait des bonnes dispositions qui s'insinuaient dans le cœur de son ami ; il lui faisait quelques demi-ouvertures , pour sonder le fond de sa pensée ; mais il agissait avec une sage réserve , comme le médecin , qui découvre lentement la plaie qu'il veut panser.

Murville se croyait dans un autre monde ; les souvenirs de sa vie bruyante et évaporée contrastaient singulièrement avec cette existence nouvelle , qui avait pour lui un charme inexprimable. Il témoignait souvent à Léon combien il était sensible à tout ce qu'il faisait pour lui ; il sentait de jour en jour se ranimer , pour ce véritable ami , cette vertueuse sympathie , qui le lui avait fait distinguer dans les premiers temps de son séjour à Paris , et , loin de regretter des plaisirs qui ne lui laissaient que de vagues regrets , il commençait à se féliciter d'avoir trouvé une occasion plausible de

rompre des liaisons, dont le danger lui paraissait évident.

Sa pensée le reportait souvent vers sa sœur Aurélie et vers son époux. Il faisait la comparaison entre son compagnon de voyage, si distingué par son savoir et son éducation, si digne d'affection par sa bonté et l'égalité de son humeur, et ce Noirval, si vain, si orgueilleux, si égoïste, qui se montrait dépourvu d'intelligence et de cœur.

Un regret bien vif saisissait alors son âme ; les larmes d'Aurélie qu'il avait vu couler avec tant d'abondance, lui rappelaient plus vivement encore l'erreur, que tous deux avaient commise, en s'attachant à un homme si peu recommandable.

Léon observait, avec une sollicitude fraternelle, l'heureux travail qu'il remarquait dans les idées et les sentiments de son ami. Un seul point l'inquiétait vivement : Prosper ne donnait jamais le moindre signe extérieur de religion, et il trouvait toujours moyen de ne pas s'associer aux de-

voirs de piété, que lui, cherchait à remplir exactement.

Toutefois, jamais Léon ne l'entendait prononcer quelque parole impie ou méprisante. Soit déférence, soit politique, il le remarquait toujours, cherchant à éloigner la conversation de tout sujet religieux ; et cette réserve sur un point aussi essentiel ne faisait qu'augmenter les alarmes de l'ami chrétien. Il craignait que les liaisons que Murville avait formées à Paris, n'eussent détruit les effets de sa première éducation ; il redoutait surtout les conséquences des mauvaises lectures que Prosper avait pu faire, et qui, sans doute, avaient éteint, dans ce cœur sans défense, le flambeau de la Foi.

Préoccupé de ces idées, et, parcourant depuis quelque temps les principales villes d'Italie, où la religion présente tant de monuments et tant de chefs-d'œuvre à l'admiration du voyageur, Léon crut que le moment était venu de parler à son ami le langage de la Foi.

Les jeunes voyageurs étaient à Milan, et ils venaient d'en visiter la magnifique cathédrale. Ils avaient parcouru ensemble les cinq vastes nefs de cette auguste basilique. Léon y avait prié avec ferveur, tandis que Prosper avait continué à admirer la sublime élévation des voûtes, et la multitude des statues et des ornements gothiques, qui font de cette église une des merveilles de l'Europe.

Les deux amis, visiblement émus, sortirent ensemble et marchèrent silencieusement... Tout à coup, Léon se retourna vers la cathédrale qui se présentait aux regards comme une montagne de marbre blanc, ciselée, découpée, sculptée ; il saisit la main de Prosper ; et, lui montrant la statue colossale de la sainte Vierge, qui couronne la pointe la plus élevée du dôme. « Ami, lui dit-il avec un profond sentiment, ton cœur est-il froid ?... »

Les yeux de Prosper se remplirent de larmes. Il les tint baissés et fixés vers la terre.

« Ami, réponds-moi, je t'en conjure; la Reine des cieux, la Reine des anges et des saints, a-t-elle perdu pour toujours un de ses fidèles enfants ?... »

En parlant ainsi, leurs pas s'étaient dirigés de nouveau vers l'église. Ils y rentrèrent, s'y tinrent longtemps prosternés sur les dalles du temple, qu'ils arrosèrent des larmes du repentir et de la reconnaissance.

Léon était au comble de la joie ; sa mission était remplie. Murville était rendu à la vérité, à la religion. Ils se relevèrent ensemble ; et, après avoir marché, pendant quelque temps, sans rompre le silence :

« C'en est fait, mon cher et excellent ami, dit Prosper ; c'en est fait ; tu as vaincu ; tes exemples ont porté leur fruit ; ton amitié a triomphé de tous les obstacles. Je te dois la vérité tout entière ; je te la dirai. Depuis l'époque où je t'ai rencontré pour la première fois, depuis l'heureux moment où je me suis attaché à toi, bien

des orages se sont élevés dans mon cœur ; j'ai longtemps lutté contre ces tempêtes, que le désir de l'indépendance et la témérité de la jeunesse m'avaient fait imprudemment rechercher ; mais ma volonté chancelante et affaiblie fut bientôt impuissante pour arrêter le torrent qui devait m'engloutir. Ta présence me devenait un reproche ; et, tout en conservant pour toi une estime profonde, j'évitais ta rencontre comme celle d'un juge austère, qui ne pouvait que me condamner. Dès-lors, l'esprit du monde m'envahit de toutes parts ; je perdis peu à peu toutes les habitudes de foi, que mon digne oncle m'avait inspirées ; j'eus beaucoup de peine à étouffer les remords, qui, dans le silence des nuits ou dans les heures si rares de réflexion, venaient m'assaillir ; mais la société de quelques jeunes gens, et surtout celle de Noirval, fit à mon âme d'horribles plaies...

» — Tu ne me dois pas ces aveux, reprit avec douceur le jeune Morland. Ne

troublons pas, par d'amers souvenirs, l'ineffable bonheur que nous devons goûter tous deux....

» — Ces aveux me soulagent, mon digne ami ; ne me défends pas de les déposer dans ton cœur. Tu m'inspires trop de vénération pour que j'entre dans des détails, qui pourraient blesser ta délicatesse ; mais il est bon que tu connaisses celui à qui tu as fait tant de bien et que tu es destiné à ramener et à affermir dans le chemin de la vertu. »

Murville reprit alors le détail de sa vie chez M. Rennecour ; il raconta les malheureuses influences qui le détachèrent de tous ses devoirs, et qui, peu à peu, effacèrent de son esprit les traces profondes qu'y avait laissées sa première éducation. Noirval surtout s'acquitta de ce rôle odieux ; il ne se montrait jamais brutalement impie ; il affectait même une sorte de tolérance et de largeur de pensées, qui séduisaient au premier abord. Il parvenait bientôt, par

son ton décisif et railleur, à ébranler toute croyance, et à faire adopter une sorte d'indifférentisme orgueilleux, qui flattait l'amour-propre des jeunes gens, et qui, en même temps, autorisait les désordres de leur vie.

« Et un tel homme est mon beau-frère, ajouta Prosper, et je n'ai pas été étranger à une alliance qui nous promet tant de malheurs !... Aurélie, imbue des fausses idées du monde, enivrée des vaines louanges dont elle était l'objet, paie déjà bien chèrement ses erreurs... Et moi, qui aurais pu lui faire tant de bien, moi qui étais appelée à consoler Sabine et à préserver Aurélie des piéges auxquels elle était exposée, j'ai failli à ce double devoir, qu'il m'aurait été si doux de remplir !... »

Prosper prononça ces paroles avec un accent si pénétré, que Léon en fut profondément ému. Il comprit la grandeur du mal et les conséquences qui allaient en résulter pour la malheureuse famillle, à

laquelle il devait tant d'intérêt. Il chercha à ramener le calme dans ce cœur si justement agité. Il lui fit entrevoir que la grâce, que Dieu venait de lui accorder, pouvait lui faire espérer des faveurs nouvelles; que, sur cette terre d'exil, les épreuves et les adversités étaient souvent un bienfait de la Providence, qui se servait de ce moyen pour ramener les âmes égarées; que, du reste, sa conduite nouvelle, les exemples qu'il donnerait, l'influence de ses conseils, la grande voix de l'expérience pourraient exercer une influence heureuse.

« Restons unis, reprit avec fermeté Prosper, promets-moi, mon excellent ami, de ne jamais m'abandonner; et, avec toi, j'espère pouvoir tout supporter, et peut-être tout réparer. Une seule chose maintenant importe, c'est de purifier cette conscience depuis trop longtemps souillée. La grâce, que Dieu m'a faite, est au-dessus de tout ce que je peux t'exprimer; son infinie bonté m'a poursuivi jusque dans

l'excès de mon égarement. Ainsi, lorsque tu me proposas ce voyage qui est devenu l'occasion de mon salut, je pris bien la ferme détermination de résister, sous le rapport religieux, à toutes tes insinuations et à toutes tes influences. Je m'étais fait un système de ne jamais te contrarier ouvertement, afin de ne pas donner lieu à des explications, qui auraient pu me faire sortir de mon plan. Plus d'une fois, mon cher ami, j'ai dû, par ma glaciale froideur et par mon indifférence calculée, affliger ton excellent cœur. Oh ! sans doute alors ton âme, navrée de douleur, aura poussé vers Dieu des cris de ferveur et d'expiation !... Oh ! pardonne, ami véritable, ajouta Prosper, en portant à ses lèvres brûlantes la main de Léon, pardonne, ami généreux, une ingratitude aussi obstinée; garde et protège à jamais ce cœur que tu as conquis à la vertu, et ne te sépare jamais d'un être qui te doit tout. »

Léon était au comble de la joie. Il était

enfin parvenu à ce résultat si désiré ; il avait accompli les suprêmes volontés de son père, et en même temps il avait satisfait aux vœux les plus ardents de son cœur. Il chercha, par la douceur et l'affection de ses paroles, à apporter un peu de calme dans l'esprit de Murville ; il lui fit comprendre combien l'avenir leur promettait de félicité ; unis désormais par la conformité des goûts, des sentiments, des croyances, les deux jeunes hommes voyaient devant eux des jours sereins, et riches des plus douces consolations.

La pensée du triste sort de sa sœur Aurélie, enchaînée à l'existence de Noirval, venait seule apporter quelqu'inquiétude dans l'esprit de Prosper. Les nouvelles, qu'il en avait reçues depuis son départ, n'étaient pas propres à le tranquilliser, et il détermina facilement Léon à abréger son voyage, afin d'aviser, à Paris, aux moyens de prévenir les maux qui paraissaient inévitables.

Murville nourrissait encore un autre dé-

sir ; c'était celui de réparer son ingratitude envers son digne oncle de Vienne. Dans les premiers temps de son séjour à Paris, il avait eu soin de lui donner souvent de ses nouvelles ; mais, à mesure que ses bonnes dispositions se refroidissaient, il était aussi devenu plus négligent à remplir ce devoir ; et il y avait un temps assez considérable que la correspondance languissait, lorsqu'il avait entrepris son voyage.

Il proposa donc à Léon de se diriger sur Vienne, afin de revoir encore une fois le vénérable prêtre, qui avait donné tant de soins à sa première jeunesse, et qui avait déposé dans son cœur les principes, qu'il appréciait enfin à leur juste valeur. Léon se montra empressé de condescendre au légitime désir de son ami, et tous deux se mirent en route pour l'Allemagne.

Ce ne fut pas sans de vives émotions que Prosper s'approcha des lieux où il avait passé ses premières années. Lorsqu'il aper-

çut Vienne, et qu'il se représenta les tristes expériences qu'il avait faites depuis qu'il avait quitté l'asile tutélaire que la Providence lui avait ménagé, il ne put s'empêcher d'exprimer à son digne ami tout ce qui se passait dans son âme.

Léon versa le baume de ses consolantes paroles sur l'amertume de ces tristes souvenirs, et il rendit à son jeune compagnon une nouvelle force pour l'entrevue, qu'il paraissait redouter autant qu'il la désirait.

Le bon chanoine, affaibli par l'âge et par les infirmités, ne reconnut pas d'abord son neveu, dont il était loin d'attendre la visite. Mais, lorsque Prosper se fût jeté dans ses bras et eût mouillé des larmes du repentir son vénérable visage, le digne prêtre pressa fortement contre son cœur cet enfant qu'il avait tant aimé. « O mon Dieu, s'écria-t-il, d'une voix tremblante, ô mon Dieu, vous avez exaucé le plus ardent de mes vœux. Avant de descendre dans la tombe, je revois ce neveu si cher, et je le revois....

» — Vertueux, et chrétien !..... reprit Léon de Morland.

» — Voici l'ange que le Seigneur m'a envoyé, dit Prosper en montrant son ami.

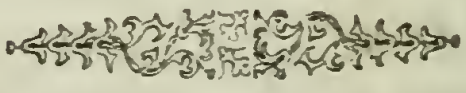
» — Soyez béni, monsieur, ajouta le chanoine Storberg ; vous apportez une bien grande consolation au cœur d'un vieillard !»

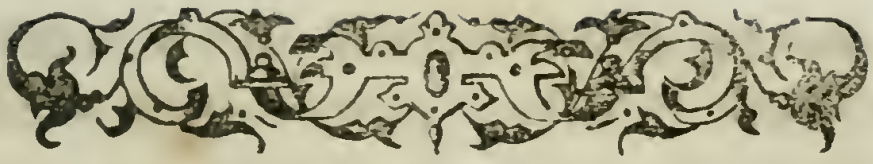
Après ces premiers moments d'expansion, Prosper raconta brièvement à son oncle tout ce qui s'était passé depuis leur séparation. Il parla avec une telle franchise d'âme, et avec un accent si vrai de repentir, que le digne prêtre, ordinairement si calme et si réservé, ne put cacher son émotion et sa joie.

« Prosper, dit-il, après l'avoir écouté avec le plus vif intérêt, depuis quelque temps, mes infirmités toujours croissantes ne me permettent plus d'offrir l'auguste Victime du salut qu'à de rares intervalles; j'espère que Dieu me donnera la force de célébrer demain les saints mystères pour fêter un si admirable retour, et pour ap-

peler sur vous de nouvelles bénédictions. »

Le lendemain, en effet, le digne prêtre élevait vers le ciel ses mains défaillantes, et les deux jeunes hommes cimentaient, d'une manière indissoluble, l'union de leurs cœurs, en s'approchant ensemble de la Table sainte.





XXIII.

Tandis que de si touchantes circonstances accompagnaient le voyage de Prosper et de Léon, de déplorables évènements se succédaient à Paris : M. Rennecour, ayant continuellement Noirval sous les yeux, et devant lui confier une besogne importante, fut bientôt tout-à-fait convaincu de son incurie et de son incapacité. Il lui parla avec une sévérité, qui n'était pas dans son caractère, et qui acheva de rompre entre eux toute relation.

On apprit, peu de temps après, que M. et Mme Noirval avaient quitté Paris, laissant

beaucoup de dettes et des affaires en grand désordre. Aurélie, plongée dans le plus affreux désespoir, avait suivi son mari, sans oser entrevoir le sort qui l'attendait. Elle avait voulu d'abord se raidir contre la volonté de fer, à laquelle elle s'était enchaînée; mais Noirval, cet homme si élégant et si flatteur dans les cercles, cet homme qui, tant de fois, avait encensé la malheureuse orpheline des plus fades adulations, la traitait, depuis quelque temps, avec une dureté impitoyable; il poussa même un jour l'emportement jusqu'à lever la main sur cette faible créature, qu'il devait protéger et défendre.

Exaspérée de tant de bassesse et de tant d'infamie, Aurélie tomba dangereusement malade; une fièvre ardente exalta son imagination, frappée par tant de malheurs; un délire effrayant força son mari à retarder sa fuite; mais cet homme sans entrailles, craignant de tomber entre les mains de ses créanciers, parvint à faire

admettre dans un hospice sa malheureuse épouse, fit les plus grandes promesses d'argent et de reconnaissance, et s'éloigna en toute hâte d'un pays où il redoutait d'être reconnu pour ce qu'il était.

Aurélie, la brillante Aurélie, abandonnée de tous, reléguée dans l'hospice d'une petite ville, fut, durant une semaine, dans un état tellement grave, qu'il ne paraissait pas y avoir de guérison possible. L'hôpital était desservi par les filles de saint Vincent de Paul, et ce fut un grand bonheur pour Aurélie ; car elle fut entourée des soins les plus constants et les plus multipliés, qui la rendirent à la vie.

Insensiblement son exaspération se calma, une morne stupeur succéda à ses agitations. Habituellement étendue sur son lit, elle regardait d'un œil indifférent les religieuses qui l'approchaient, et elle ne leur répondait que par monosyllabes.

La présence d'une sœur nouvellement attachée à l'établissement produisit enfin

sur elle un tout autre effet ; l'œil terne de la malade s'animait à sa vue ; il semblait vouloir la retenir auprès d'elle et l'interroger avec un vif intérêt.

Cette religieuse était d'une physionomie remarquable, que rehaussait la plus touchante modestie ; sa sérénité, sa gaieté, disaient assez quel bonheur elle trouvait au service de Dieu et des malades.

Elle ne fut pas longtemps sans observer l'attrait que l'étrangère semblait éprouver pour elle, et elle s'empressa de cultiver cette disposition.

Elle venait amicalement s'asseoir sur son lit, et l'entretenait doucement de choses peu importantes, mais qui devaient commencer à établir l'intimité entre elles. Aurélie, en lui répondant, l'appelait *madame*.

« Appelez-moi donc votre sœur, dit la religieuse, c'est le nom que tout le monde me donne ici ; mais je veux que dans votre bouche il ait une signification toute parti-

culière, je veux que vous m'aimiez comme une sœur. »

Ces mots excitèrent en Aurélie un profond attendrissement et des pleurs qui depuis longtemps n'avaient pas coulé ; ces pleurs dilatèrent à la fois son cœur et son cerveau.

La bonne religieuse lui serrait affectueusement les mains, et se gardait bien d'interrompre ces précieuses larmes.

« Vous aurais-je fait de la peine, dit-elle enfin, aurais-je réveillé en vous quelque pénible souvenir ?

» — Oui, je veux vous aimer comme une sœur, s'écria Aurélie, en répondant à une si charitable affection. Ah ! si vous saviez combien j'ai besoin d'être secourue ! vous me rendez la vie... mais j'avais une autre sœur, un frère, un..... que sont-ils devenus ?..... » Ces souvenirs renouvelèrent les agitations de la malade, et il fallut quelque temps pour que l'ordre se rétablît dans les idées d'Aurélie. Elle affectionnait tous

les jours de plus en plus la charitable sœur, et lui donnait les plus tendres marques de son attachement. La sœur, de son côté, ne manquait jamais de lui consacrer quelques moments, et, grâces aux soins de cette digne amie, la pauvre malade commençait à goûter, dans ce triste asile, des consolations qui lui avaient été refusées dans les riants salons de Mme Rennecour.

Si elle avait pu être exempte de remords et effacer le souvenir des récentes catastrophes, elle se fût trouvée presque heureuse.

Il lui semblait souvent que le récit de ses malheurs et de ses fautes l'eût soulagée, mais la honte faisait toujours expirer cet aveu sur ses lèvres.

La sœur voyait bien que le calme n'était pas tout-à-fait revenu dans cette âme, et elle attendait patiemment que l'occasion se présentât d'offrir un nouveau remède.

Un jour qu'elle témoignait à Aurélie la nécessité où elle se trouvait de lui donner

moins de temps à cause de ses devoirs envers les autres malades, et de l'amélioration de sa santé.

« O ma sœur, ma meilleure amie, ne me quittez pas encore, s'écria Aurélie en l'entourant de ses bras. Vous me croyez guérie ! c'est que vous ne connaissez pas toutes mes plaies et tous mes malheurs. Depuis longtemps je balance à vous les découvrir ; mais aujourd'hui, que vous me menacez de m'abandonner, de me rendre à ma famille, il faut que vous connaissiez enfin quelles barrières se sont élevées entre elle et moi. »

Alors, Aurélie commençant par le récit de son origine, de son éducation, de son entrée dans le monde, en vint à l'histoire de sa vie dissipée, de son ingratitude envers son bienfaiteur, et de son mariage, devenu pour elle une source inépuisable de malheurs.

La sœur l'écouta avec une grande tranquillité ; et, lorsqu'elle eut fini de parler :

« Bénissons ensemble le Seigneur, lui dit-elle ; il vous a fait, au milieu de tant d'épreuves, des grâces bien signalées. Oh ! oui, madame, la beauté est fragile, la vie plus fragile encore. De plus hautes affections vous sont réservées ; Dieu viendra à vous ; il aime les cœurs repentants, et les joies ineffables qu'il répandra dans votre âme l'élèveront bien au-dessus de toutes les puériles satisfactions de la vanité ; vous ne concevrez plus alors que vous ayez pu autrefois y attacher quelque prix, et vous ne pourrez vous empêcher de plaindre l'aveuglement de ceux qui veulent y placer leur bonheur. »

Tel était le baume que la sœur appliquait sur les blessures d'Aurélie. Celle-ci l'écoutait avec avidité et se pénétrait peu à peu de ces consolants avis. Cependant elle avait besoin de s'en nourrir encore quelque temps, avant de pouvoir prendre les résolutions généreuses, que sa déplorable situation exigeait.

« Oui, ma sœur, je le sens parfaitement, lui dit-elle un jour, il ne me reste qu'un seul parti à prendre, celui d'accepter de bonne grâce ma condition nouvelle dans le monde, et de savoir me passer de ses flatteries et de ses faveurs... »

De graves souvenirs, de profondes réflexions semblèrent absorber en ce moment Aurélie, et ses yeux reconnaissants s'élevèrent vers le ciel comme pour le remercier de l'avoir éclairée ; puis, les reportant en souriant sur la digne sœur : « Comment vous exprimerai-je ma reconnaissance, lui dit-elle, à vous qui m'avez rendu tant de services !.... Je ne sais ce que j'éprouve, mais il me semble que vous êtes pour moi une ancienne amie. Le son de votre voix, votre physionomie me rappellent des souvenirs d'enfance que je ne peux pas bien éclaircir.... Quel est donc votre nom ?

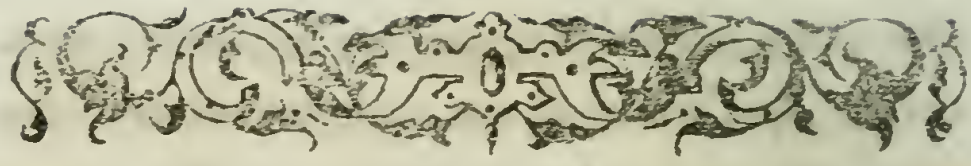
» — Sœur Stéphanie...

» — Stéphanie Delval !.... s'écria tout à coup Aurélie ; oh oui ! c'est vous ; vous

qui aviez pris au pensionnat ma pauvre sœur Sabine sous votre protection ; vous qui avez été pour elle ce que j'aurais dû être moi-même !... Comment, Stéphanie, vous êtes religieuse !..... Et c'est vous qui m'avez sauvé la vie !

» — Oui, ma chère Aurélie ; je suis Stéphanie Delval, et je suis religieuse ; heureuse de cette vocation sainte, qui m'a procuré le bonheur que je goûte à soulager et à consoler la sœur de la meilleure de mes amies. Un attrait intérieur m'avait toujours portée vers vous. Il me semblait que, quoiqu'inconnue, vous ne m'étiez pas étrangère ; je craignais, par des questions qui eussent pu vous paraître indiscrètes, perdre la confiance dont vous me donniez tant de preuves. Mais, lorsque vous voulûtes me raconter le détail de votre vie, je ne tardai pas à reconnaître en vous Aurélie Murville, mon ancienne compagne de pension. Si j'ai tardé jusqu'ici à me faire connaître moi-même, ce ne fut

que pour vous épargner des secousses nouvelles, qui auraient pu compromettre votre santé. Maintenant, ma chère Aurélie, vous concevez tous les liens qui nous unissent, et combien vous me trouverez toujours disposée à faire tout ce qui peut contribuer à votre bonheur. »



XXIV.

Aurélie ne se trouvait plus la même ; ses idées étaient entièrement modifiées, le creuset du malheur avait épuré ce cœur si frivole. Le besoin de réparer tant d'années si inutilement consumées, le sentiment vif des torts qui les avaient suivis, tout concourait à faire à Aurélie une loi impérieuse d'essayer enfin d'une vie d'abnégation d'elle-même. L'exemple de la pieuse Stéphanie lui faisait désirer de se faire pour Dieu, la servante des autres, et de ne plus placer ses prétentions et ses espérances que dans le ciel.

Mais un lien indissoluble, dont elle avait déjà éprouvé toute la rigueur, venait arrêter ses projets, et la plonger dans une affreuse anxiété.

Sœur Stéphanie avait écrit à Sabine pour lui faire part de l'admirable conduite de la Providence envers sa sœur ; elle lui annonçait la maladie d'Aurélie, les diverses circonstances qui l'avaient accompagnée, et la situation dans laquelle elle se trouvait.

Sabine s'empressa de répondre à son amie, et elle le fit avec toute la chaleur d'âme dont elle était capable.

« Quels terribles évènements, ma bonne Stéphanie, et comment ma chère et infortunée sœur pourra-t-elle les supporter ? Oh ! que je vous ai d'obligation et de reconnaissance pour les bienfaits dont vous nous comblez tous ! Combien, dans la rigueur de ses châtiments, la divine Providence nous a ménagé de consolations, puisqu'elle a amené dans vos mains, et

qu'elle a confié à votre généreuse sollicitude la pauvre victime, dont le sort si affreux allait devenir, sans cette maladie soudaine, plus horrible encore.

» Je n'ose écrire à ma sœur, craignant que sa situation ne lui permette pas de lire ma lettre, et que les émotions qu'elle pourrait éprouver, ne compromettent sa guérison. Pauvre Aurélie, si j'avais pu acheter ton bonheur au prix de ma félicité et de ma vie même, Dieu m'est témoin que je n'eusse pas hésité un instant d'en faire le sacrifice ! Et maintenant, que tu es plongée dans la plus douloureuse des afflictions, sois assurée que ta sœur est toujours la même à ton égard ; qu'elle ne trouvera plus un instant de félicité ici-bas, tant qu'elle n'aura pas l'assurance que tes maux sont adoucis !

» Oh ! dites-lui, ma chère Stéphanie, que les peines qui l'accablent me sont aussi sensibles, me sont même plus sensibles que si elles étaient tombées sur moi ; dites-

lui qu'à chaque instant du jour et de la nuit, ma pensée me reporte vers elle; que, si j'étais libre, je serais dans ses bras, partageant avec vous, mon excellente amie, la consolation de la servir et de la soulager. Assurez-la que mes sentiments, mes affections, mes prières, tout ce que peut la faible et triste Sabine, lui est dévoué et consacré. Daigne le Seigneur mêler quelque allégement à tant de douleurs, et faire descendre dans ce cœur si brisé, si ulcéré, l'onction sainte de sa grâce!

» Noirval est regardé comme un monstre; il a trompé indignement M. Rennecour; il a emporté avec lui des valeurs considérables, qu'il a soustraites la veille de sa fuite. On n'a pu découvrir jusqu'ici ses traces; je souhaite bien ardemment qu'on ne les retrouve jamais. Chacun en est maintenant à se demander comment un tel homme a pu faire autant de dupes, et réussir à déguiser si bien, sous de faux dehors, la noirceur de son âme.

» J'ai communiqué votre lettre à M. et à Mme Rennecour. Ils en ont écouté la lecture avec une grande émotion, et plus d'une fois, ayant dû en interrompre la lecture par mes sanglots, j'ai vu des larmes couler sur le visage de notre bienfaitrice... De notre bienfaitrice ? Oh oui ! ma chère Stéphanie, Mme Rennecour mérite ce nom, malgré les tristes résultats de ce qu'elle a fait pour nous. Oh ! certainement, si elle eût prévu les malheureuses conséquences de l'éducation qu'elle nous a donnée, si elle eût pu sonder d'avance les plaies que le monde devait faire à Aurélie, elle nous eût épargné d'aussi affreuses catastrophes.

» Les derniers évènements ont fait sur elle des impressions très-fortes. M. Rennecour est devenu plus grave et plus soucieux. Le départ de Noirval et ses mauvaises affaires ont excité l'inquiétude sur la situation de notre protecteur ; des remboursements considérables ont été récla-

més, des bruits fâcheux circulent et nous plongent ici dans la consternation.

» M. Rennecour, qui n'est pas communicatif pour ce qui a rapport à ses affaires, garde un silence qui nous effraie. Jusqu'ici il paraît qu'il a fait face à tous les besoins ; mais cet état de choses ne peut durer. Mme Rennecour, qui ne se doute pas encore de tous les malheurs dont elle est menacée, m'a fait appeler hier dans sa chambre. Elle m'a parlé avec beaucoup de confiance et de bonté ; elle m'a dit qu'elle avait eu des torts envers ma sœur, et qu'elle voudrait les réparer ; qu'elle me priait, en conséquence, de vous écrire, pour vous assurer qu'elle prenait la part la plus vive à la déplorable situation d'Aurélie ; qu'elle en était aussi péniblement affectée que si ce malheur eût atteint sa propre famille ; que, du reste, sa maison lui était toujours ouverte, et qu'elle se proposait d'obtenir de M. Rennecour l'autorisation d'aller elle-même la chercher avec moi.

» Cette généreuse et touchante conduite m'a pénétré de reconnaissance ; mais, hélas ! j'ignore s'il nous sera donné de pouvoir réaliser ce projet ; j'attends, chaque jour, quelque catastrophe nouvelle, et je n'aperçois pas d'issue favorable à la crise dont nous sommes menacés.

» Au milieu d'aussi vifs sujets de peine, la Providence vient de me ménager une inexprimable consolation. J'ai reçu, il y a deux jours, une lettre de Prosper, qui m'annonce la plus heureuse nouvelle. Prosper est redevenu chrétien, il a cédé aux bons conseils et aux admirables exemples d'un de ses amis, avec lequel il a entrepris un long voyage. Je retrouve enfin, ma chère Stéphanie, un frère, que le monde m'avait arraché, que les faux plaisirs avaient éloigné de son Dieu et de ses plus saints devoirs. Sa lettre est remplie des plus beaux et des plus nobles sentiments ; il veut, me dit-il, me faire oublier tout le passé et réparer tous ses torts. Ses

inquiétudes sur le compte de Noirval et d'Aurélie, l'ont déterminé à hâter son retour; mais il a voulu auparavant aller demander à notre respectable oncle de Vienne, et son pardon et sa dernière bénédiction.

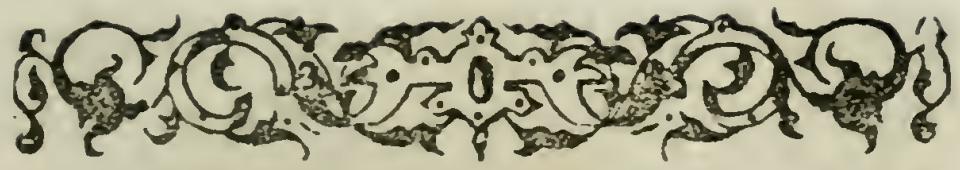
» Nous l'attendons à chaque instant; quelle affreuse nouvelle à lui annoncer, et comment supportera-t-il ce terrible coup! Priez pour nous, ma chère Stéphanie; j'ai toujours devant les yeux le bien que vous m'avez fait; sans vous, je serais la plus malheureuse des créatures. Vous venez de rendre à ma sœur des services non moins éminents; continuez à être la protection, l'appui, le salut des orphelines, que la Providence vous confie d'une manière si touchante! Priez, et vous nous obtiendrez de l'infinie miséricorde la grâce de supporter les nouvelles épreuves, que l'avenir nous réserve.

» Dans la vie paisible, à laquelle Dieu vous a appelée, vous pouvez à peine com-

prendre toutes les agitations d'une existence livrée aux caprices du monde. O Stéphanie, reportez-vous, je vous en conjure, aux années qui ont précédé votre entrée en religion, pour mieux apprécier ce que nous avons à souffrir, et ce qui nous manque pour que nous souffrions selon les desseins de la Providence. Veuillez aussi intéresser à nous tous les membres de votre communauté. La grandeur de nos maux mérite d'exciter leur compassion et leur charité.

» Toute à vous,

» SABINE MURVILLE. »



XXV.

Prosper ne tarda pas à rentrer à Paris. Il aspirait après ce retour, espérant pouvoir arrêter encore les calamités dont sa sœur était menacée. Il ne doutait pas que son alliance ne devînt funeste ; mais il ne pouvait s'imaginer qu'elle eût déjà produit les maux qui affligeaient sa famille.

Il fut frappé de stupeur, lorsqu'à son arrivée chez M. Rennecour, il vit la pâleur et la désolation peintes sur tous les visages. Sabine, qu'il croyait retrouver si heureuse de l'excellente nouvelle qu'ii lui avait an-

noncée, ne put l'embrasser sans fondre en larmes.

« Aurélie !... Qu'est devenue Aurélie ?... s'écria Prosper. »

Personne n'eut la force de lui répondre, et les sanglots de Sabine redoublèrent. M. Rennecour, appuyé sur la cheminée, morne et silencieux, prit la main de Prosper et le conduisit dans son cabinet particulier. Il le fit asseoir près de lui, sans prononcer une parole ; puis il se mit à écrire et à faire des chiffres.

Prosper resta plus d'un quart-d'heure dans cette déchirante perplexité. La douleur de M. Rennecour avait quelque chose de si profond et de si navrant, que Murville n'osa pas lui adresser une question.

« Monsieur, dit enfin le banquier, en saisissant sur son bureau plusieurs feuilles de papier, depuis vingt-deux ans que j'ai succédé à mon père, j'ai conservé intacte la réputation d'intégrité et d'honneur qu'il m'a laissée ; aujourd'hui, je vais être dés-

honoré... Jusqu'à cette heure, j'ai fait face à toutes mes obligations. Pour y parvenir, j'ai réalisé tout ce que j'avais de valeurs franches en portefeuille. Si j'avais du temps, je pourrais peut-être résister à ce choc; mais, comme je prévois que l'ébranlement de mon crédit me réduira à une liquidation onéreuse, je sens déjà sur mon front la tache d'infamie qui va y être imprimée..... »

M. Rennecour, après ces paroles, resta muet pendant quelques moments, tant il devait faire d'efforts pour couvrir, sous un calme forcé, la tempête qui grondait dans son âme. « M. Murville, dit-il enfin, voici ma situation vraie. J'ai voulu l'établir moi-même; je vous en garantis les chiffres. J'attends de vous le service de la présenter à tous les ayant-droit... Vérifiez-la sans retard; vous me trouverez prêt à vous donner tous les renseignements qui pourraient vous être nécessaires... jusqu'à demain à midi. »

Sans attendre de réponse, M. Renne-

cour se retira, laissant Prosper en proie aux plus cruelles inquiétudes. Frappé comme d'un coup de foudre, celui-ci ne savait à quoi se déterminer. Il se promenait à grands pas dans le cabinet, roulant dans son esprit mille pensées diverses, jetant des yeux distraits sur les papiers qu'il froissait dans les mains. Il était surtout effrayé du ton sinistre avec lequel M. Rennecour avait prononcé ces dernières paroles, « jusqu'à demain à midi!... »

Et toutefois, cet homme, si froidement désespéré, n'avait pas laissé échapper une parole, qui pût être blessante pour le frère d'Aurélie. Le nom de Noirval ne s'était pas même trouvé sur ses lèvres, comme s'il eût craint que ce nom, dans sa bouche, n'eût paru un reproche au jeune Murville.

Cependant l'heure pressait; il fallait répondre à la confiance de M. Rennecour, et s'appliquer à bien posséder sa situation, afin de chercher quelque moyen de salut,

ou au moins de défendre des intérêts, qui lui étaient si chers.

Avant de se mettre au travail, Prosper adressa au Seigneur une fervente prière, le conjurant de détourner de la tête de son bienfaiteur les affreuses calamités dont il était menacé, et d'agréer le sacrifice qu'il lui faisait lui-même de sa jeunesse, de ses espérances, de tout son avenir.

M. Rennecour avait défendu qu'on interrompît le jeune Murville dans ses occupations, même pour les repas, qu'il lui fit servir dans le bureau. Madame, effrayée de tout ce mystère, voulut avoir une explication avec son mari; mais, pour la première fois depuis leur mariage, M. Rennecour lui avait répondu avec une sèche brusquerie, qui avait fait sur elle une si forte impression, que, en proie à de violentes crispations de nerfs, elle avait dû se retirer dans ses appartements. Sabine était près d'elle et lui prodiguait ses soins. Prosper passa la nuit sans quitter le bureau;

il vérifia, avec la plus stricte exactitude, tous les calculs de M. Rennecour, et, lorsqu'il eut achevé son travail, il fut effrayé lui-même des résultats. Depuis plusieurs années, des pertes considérables avaient affecté la maison de son protecteur, et avaient préparé un déficit, qu'il devenait presque impossible de couvrir. La dot d'Aurélie, les profusions de Mme Rennecour, les escroqueries de Noirval avaient élargi la plaie, et avaient accru le passif de manière à ne pouvoir soutenir la maison que par un plus large crédit. Et malheureusement, les derniers évènements avaient porté à ce crédit la plus rude atteinte. Chaque jour, les échéances vidaient la caisse; la confiance publique se resserrant ne venaient plus l'alimenter; les demandes en remboursement devenaient plus multipliées et plus pressantes. Quelques créanciers avaient même appuyé leurs réclamations de reproches, de menaces; et, pour échapper à tant d'humiliations, pour re-

tarder une chute qu'il ne pouvait envisager sans désespoir, M. Rennecour avait dû se résigner à de ruineux sacrifices.

Onze heures venaient de sonner à la magnifique pendule qui décorait la cheminée du bureau, et M. Rennecour n'avait pas encore paru. L'anxiété de Prosper était au comble ; il se représentait l'air sinistre de son bienfaiteur ; il entendait retentir à ses oreilles ces mots qui ne pouvaient s'effacer de sa mémoire : « Jusqu'à demain à midi ! »

L'inquiétude, le travail, la fatigue lui donnaient une sorte de fièvre qui rendait son visage brûlant et qui enflammait son imagination. Les plus horribles catastrophes venaient tour à tour se peindre dans son esprit ; et, quand il venait à penser que sa présence, que celle d'Aurélie, dans la maison de M. Rennecour, étaient l'occasion de tous ces malheurs, une sueur froide découlait de son front, et une vive exaltation s'emparait de tout son être.

Ne pouvant plus supporter une aussi

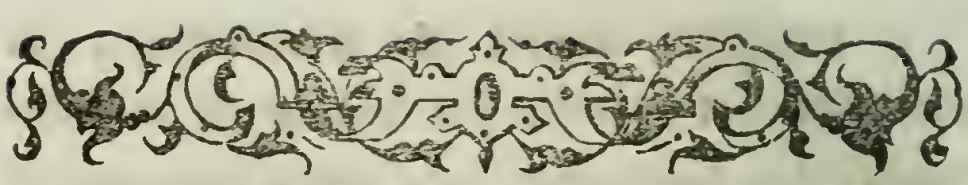
cruelle anxiété, il fit prier M. Rennecour de vouloir bien lui accorder quelques moments d'entretien. Celui-ci ne se fit pas attendre. Il était pâle et défait. Sa physionomie, naguères si ouverte et si agréable, était livide et sombre. Sa démarche incertaine et ses yeux hagards révélaient les affreuses pensées qui torturaient son âme.

« Que me voulez-vous, M. Murville, dit-il, en entrant avec un sang-froid affecté? Avez-vous découvert quelqu'erreur?

» — O mon protecteur, ô le bienfaiteur de toute ma famille, répondit avec feu le jeune Murville, conservez avec moi, je vous en conjure, ce ton de confiance et d'affection, qui me rendait si heureux. Nommez-moi Prosper, comme toujours. Nommez-moi votre fils; je vous aime et vous respecte comme un second père!.... »

En disant ces mots, le jeune homme saisit la main de M. Rennecour; et, la portant à ses lèvres, il la mouilla de larmes brûlantes.

« Prosper, reprit M. Rennecour, la situation est grave ; j'ai besoin de me défendre des émotions, que votre présence et vos paroles font naître en moi. Je ne regrette pas ce que j'ai fait pour vous et pour vos sœurs ; j'aurais dû acquitter plutôt la dette de l'amitié envers votre père !... O Murville, s'écria-t-il avec un accent déchirant, qu'il eût été préférable pour moi de vous précéder dans la tombe !..... Vous m'avez cru heureux ; je ne l'ai jamais été. Je n'ai jamais eu une heure de jouissance réelle au milieu d'une vie qui paraissait si fortunée..... d'une vie qui, aujourd'hui, doit être couronnée par la plus effroyable catastrophe !.... »



XXVI.

Prosper se jeta aux pieds de M. Rennecour ; et, tenant ses genoux embrassés. « C'est au prix de tout moi-même, dit-il, que je voudrais réparer les maux qui vous accablent. Je suis jeune, actif, dévoué ; je vous consacre toute mon existence. Le voyage, que je viens de faire, m'a mûri, m'a dessillé les yeux. Rien n'est perdu encore. Vous avez fait face jusqu'aujourd'hui à tous les embarras ; l'espérance nous est encore permise. Peut-être pourrons-nous conjurer l'orage ; si Dieu daigne bénir nos efforts.....

» — Dieu, interrompit vivement le banquier !.... Dieu !..... pourquoi, viens-tu mêler ce nom à nos affaires ? Est-ce lui qui a fait ma prospérité ?... Est-ce lui qui m'envoie mes revers ?.... s'occupe-t-il des choses d'ici-bas ?.... Pourquoi me rappeler aujourd'hui ce souvenir ?... Que veux-tu dire ?.... Est-ce un reproche, est-ce une menace que tu me fais ?... Qui t'a donné le droit de me parler de Dieu ?.... T'en ai-je quelquefois parlé, moi ?.... »

M. Rennecour s'exprimait avec une vivacité extrême ; sa figure se contractait ; l'altération de ses traits, ses gestes convulsifs, le son de sa voix trahissaient les violentes luttes qui déchiraient son âme.

« Je n'ai plus d'espérance, s'écria-t-il enfin... Prosper, je vous recommande ma femme !... »

Au moment où il prononçait ces paroles, la porte s'ouvrit ; un jeune homme s'élança dans les bras de Prosper, et, lisant sur ces deux visages si profondément

impressionnés, les scènes qui se passaient.

« Je viens d'apprendre les malheurs que vous avez à déplorer, dit-il, et je m'empresse d'accourir vers vous...

» — M. de Morland, reprit aussitôt M. Rennecour, je sais que c'est aujourd'hui que doit écheoir une de mes obligations envers vous. Je ne suis pas en mesure d'y satisfaire ; je croyais échapper à la honte de vous le dire moi-même ; mais, puisque me voici devant vous, vous pouvez me la faire subir. »

Léon prit la main du banquier ; et, la serrant dans la sienne. « Je serais bien coupable, M. Rennecour, dit-il, si je venais aggraver vos malheurs. Croyez que je m'estimerais au contraire le plus heureux des hommes, si je pouvais vous être utile, et en vous, à mon meilleur ami, Prosper Murville. »

Ces paroles, prononcées d'un ton simple et affectueux, firent sur M. Rennecour le même effet qu'un rayon de soleil sur des

matelots battus par une horrible tempête. Il regarda silencieusement le jeune Morland, comme pour étudier, dans l'expression de sa physionomie, la sincérité de ses paroles; et, apercevant deux larmes qui coulaient le long du visage du vertueux jeune homme : « Serait il possible, dit-il, que je pusse vous inspirer un aussi grand intérêt? Qu'ai-je donc pu faire pour le mériter ?..... Vous m'avez déjà accordé la confiance la plus absolue et la plus honorable, et c'est au moment où je parais m'en rendre indigne, que vous me donnez de si vives marques de dévouement !.....

» — Monsieur, reprit Léon, vous ne vous étonneriez pas de ma conduite, si je vous révélais le secret que je dois renfermer dans mon cœur... Prosper ne doit pas ignorer combien je suis son ami; il le saura mieux encore, un jour. Puissé-je en ce moment lui en donner une nouvelle preuve, qui soit véritablement utile à celui qui lui tient lieu de père !..... Que ma

créance ne vous préoccupe pas, M. Rennecour ; disposez, au contraire, de tout ce que j'ai, dans l'intérêt de votre maison ; mes ressources et mon crédit sont entre les mains de Prosper. »

M. Rennecour était muet d'étonnement. Murville, quoiqu'il connût bien les nobles sentiments de Léon, ne pouvait comprendre une telle conduite. « Généreux ami, ton affection t'égare, dit-il.

» — Laisse, Prosper, reprit Morland, ce n'est pas seulement la dette de l'amitié que j'acquitte, c'est celle de la justice. Heureux, trop heureux de remplir les vœux de l'être qui me fut ici-bas plus cher !.... Bénie soit la divine Providence, dont les ressorts mystérieux m'ont ménagé une aussi douce réparation !... »

Une explosion de sensibilité suivit ces dernières paroles ; Léon prenait tour à tour les mains de Prosper, de M. Rennecour ; il les pressait dans les siennes, et son cœur

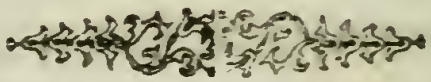
paraissait accablé sous le poids d'émotions, qu'il cherchait à contenir.

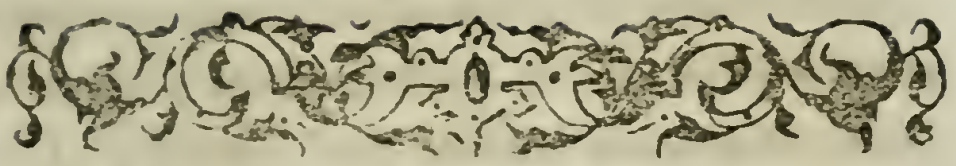
Cette touchante situation ébranlait toutes les résolutions de M. Rennecour. Les sentiments, qui inondaient l'âme de Léon, se communiquaient à la sienne; un éclair d'espérance brilla tout-à-coup à son esprit; des pensées plus sereines lui apparurent et chassèrent les noirs projets, comme les premiers feux du jour dissipent les ténèbres d'une épaisse nuit.

« Votre aide peut, sans nul doute, dit-il enfin, nous sauver tous. Une liquidation forcée amoindrissait mes ressources de moitié. Avec l'appui que vous m'offrez, nous retrouvons des chances presque certaines de salut. Mais qui jamais, qui jamais eût pu prévoir un secours aussi inespéré? »

Léon ne répondit rien; mais, élevant les yeux et les mains vers le ciel, il indiqua, par l'expression de son geste, la source du bienfait.

M. Rennecour était trop éloigné des convictions religieuses, pour comprendre qu'il devait rapporter à Dieu seul l'heureuse intervention qui venait le préserver du naufrage ; mais, du moins, le murmure était étouffé dans son cœur, et la pensée de la Providence ne pouvait plus lui rester étrangère.





XXVII.

Il ne fallut pas longtemps pour trouver les moyens de parer aux embarras du moment. M. Rennecour exigea que M. de Morland prît connaissance exacte de ses affaires, afin qu'il pût bien apprécier sa situation, et en même temps la grandeur du service qu'il lui rendait. Tout cela se fit rapidement, parce que les calculs, vérifiés par Prosper, étaient établis d'une manière très-lucide. Les paiements de cette *fin de mois* si redoutée, se firent avec la plus grande exactitude, et le public,

voyant la maison du banquier soutenir sans affaissement de si rudes chocs, la crut plus solidement établie que jamais, et se trouva disposé à lui rendre la confiance, dont elle avait si longtemps joui.

Prosper et Sabine s'occupaient du sort d'Aurélie et songeaient au moyen de la ramener avec eux. Malheureusement, la santé de Mme Rennecour ne se rétablissait pas. Son goût excessif pour les fêtes du monde, les veilles et les fatigues qui en sont le résultat, avaient affaibli son tempérament ; les secousses, provoquées par les dernières catastrophes, l'avaient ruiné. Sabine lui prodiguait tous ses soins, et il était impossible d'y apporter plus de zèle et de dévouement ; mais on ne pouvait pas songer au voyage projeté. Prosper, de son côté, était indispensable pour seconder M. Rennecour, et les affaires exigeaient impérieusement sa présence.

Sur ces entrefaites, on reçut une lettre d'Aurélie, elle était adressée à Sabine, et

celle-ci en prit connaissance avec d'autant plus d'empressement que c'était la première fois que la malheureuse épouse de Noirval lui donnait directement de ses nouvelles.

« Me voici enfin, écrivait Aurélie, me voici, chère et bien-aimée Sabine ; je reviens vers toi, la rougeur sur le front et le cœur pénétré de tous mes torts. Je ne peux me dissimuler combien ils sont grands, quand je repasse toutes les années de mon enfance et de ma jeunesse. Je sais tout ce que je t'ai fait souffrir, à toi, qui devais trouver dans ta sœur une défense et un appui. Tu m'as pardonné, j'en ai l'assurance ; tu fais plus, mon excellente sœur, tu voudrais réparer les fautes que j'ai moi-même commises, et me retirer, au prix de tous les sacrifices, de l'abime de maux où je me suis jetée.

» La digne sœur Stéphanie m'a donné communication de la lettre que tu lui as

écrite, et dans laquelle ton bon cœur se peint tout entier. Sois assurée, Sabine, qu'une partie de ton but a été atteint, et que l'expression de tes admirables sentiments a versé dans mon âme une consolante résignation.

» N'attends pas de moi, ma chère amie, que je te fasse le récit de tout ce qui s'est passé, depuis le jour où j'ai quitté la maison de M. Rennecour ; je ne me sens pas la force de redire toutes les tristes conséquences des légèretés d'une jeunesse frivole et téméraire, toutes les calamités qu'elles ont fait peser sur moi.

» Les liens, que j'ai formés et qui m'imposent des devoirs si difficiles, me font une loi du silence. Qu'il te suffise de savoir que ta sœur, si enivrée de ce qu'on appelait sa beauté, si encensée par cette foule d'adulateurs qui se pressaient sur ses pas, si dédaigneuse pour les autres, pour toi, pour sa bienfaitrice même ; que ta sœur, dès les premiers mois de son mariage, s'est

trouvée la plus malheureuse des femmes.

» O Sabine, combien j'ai pu gémir dans les longs jours de la douleur, sur les erreurs de mes premières années ! que de larmes amères ont coulé de mes yeux, lorsque je voyais une à une toutes mes espérances détruites, tous mes projets anéantis ; et moi, si vaine, si irréfléchie, si étourdiment livrée à toutes les illusions, mise en présence de la plus effroyable réalité !

» Dieu m'a punie, Sabine ; il m'a punie de mon insatiable amour-propre, du coupable abus que j'ai fait de ses dons ; il m'a punie surtout d'un crime, que le monde refuse d'apprécier, mais qui, je le sens aujourd'hui, porte la plus audacieuse atteinte aux droits de la divinité même. Je veux parler, Sabine, de cette étude continue, de ces efforts constants, pour attirer à soi les hommages des créatures ; de cette recherche de toilette, de ces ruses de vanité qui n'ont d'autre but que de donner une direction mauvaise aux dons de la

nature ; de cette complaisance en soi-même, qui absorbe tout autre sentiment, qui fait trouver d'orgueilleuses félicités, dans l'espèce de culte, que vous décernent des êtres séduits et oublieux de leurs sublimes destinées.

» C'est là, ma bonne sœur, la source de toutes mes fautes ; c'est là, je t'en fais l'humble aveu, le venin qui a empoisonné toutes les actions de ma vie ; c'est là le mal fondamental, qui a accumulé sur ma tête tant de calamités.

» O monde, que tu es trompeur, et dans tes faveurs et dans tes louanges ! que tes jugements sont faux ! que tes promesses sont mensongères ! combien tes partisans se dégradent en suivant tes maximes ; combien ils s'avilissent, malgré les brillantes apparences dont ils se décorent !

» Sabine, toi, si souvent l'objet des dédains de ce monde égoïste et corrupteur, toi, qui eus à supporter le froid oubli de ta propre sœur, ah ! que tu as été heureuse

de rechercher les seuls biens réels et durables ! Oh ! que tu dois remercier la Providence de t'avoir tenue à l'écart de tant de funestes illusions !

» Pour moi, Sabine, jusqu'au dernier de mes jours, il ne me reste plus qu'à gémir et à chercher à effacer, par les larmes d'une sincère douleur, les plus belles années de ma vie, consumées dans l'oubli de mes devoirs et dans la poursuite des faux plaisirs. Puisse mon exemple n'être pas stérile pour tant d'autres, qui suivent en aveugles la route que j'ai si malheureusement parcourue ! Puissent-ils comprendre, avant qu'il soit trop tard, qu'ils ne peuvent trouver, au terme de cette carrière, que des regrets et des amertumes !

» Ne t'étonnes pas, mon excellente sœur, de me voir tenir ce langage ; j'ai besoin de te communiquer les impressions qui se pressent dans mon âme, depuis que Dieu m'a fait la grâce de l'éclairer et de la toucher ; c'est à toi surtout que je dois ouvrir

mon cœur, toi que j'ai si longtemps méconnue, négligée, je peux dire même, maltraitée. C'est une sorte de réparation qui t'est due; c'est une sorte d'expiation pour mes innombrables fautes.

» Donne, si tu le juges à propos, communication de ma lettre à Mme Rennecour. Dans tous les cas, exprime-lui ma profonde reconnaissance pour la générosité de sa conduite à mon égard. Dis-lui, Sabine, que je me jette à ses genoux, pour la conjurer de me pardonner tous mes torts. Mes ingratitudes envers elles sont si grandes que je n'aurais jamais osé reparaître à ses yeux. Et voilà qu'aujourd'hui elle daigne m'inviter elle-même à revenir dans une demeure, où j'ai fait couler tant de larmes, et à reprendre près d'elle une position qui a attiré tant de malheurs sur sa famille. Dis-lui, Sabine, que je suis profondément touchée de tant de bontés, qu'elles me rendent mes fautes encore plus sensibles

et qu'elles excitent plus vivement mon désir de les réparer.

» Quant à l'offre qu'elle veut bien me faire, il m'est impossible de l'accepter. Je ne peux me retrouver au milieu d'un monde, où j'ai fait un si déplorable naufrage; j'ai besoin de recueillement et de solitude, pour pleurer le passé, pour sanctifier le présent, et pour me disposer à une fin, que je sens être très-prochaine.

» Ne t'effraie pas de ces paroles, ma bien-aimée Sabine; Dieu, en me retirant de ce monde, fera acte de miséricorde. Lui seul sait tout ce que font éprouver de torture à mon cœur le nom déshonoré que je porte, les liens indissolubles qui m'enchaînent à toujours, et les souvenirs aigus des fautes qui ont rassemblé tant de maux sur ma tête.

» Dieu sait aussi que j'ai abandonné mon sort entre ses mains; que j'accepterai désormais comme venant directement de sa volonté, la maladie, la santé, les ennuis,

les chagrins, les douleurs, la vie, la mort ; mais je ne dois pas te dissimuler que je sens intérieurement un feu qui me consume, et qui ne tardera pas à dévorer le peu de force qui me reste.

» Ainsi va s'éteindre bientôt la triste et coupable Aurélie, qui n'a commencé à sentir le prix de l'existence et le but de la vie, que lorsqu'elle s'est vue plongée dans un abîme de maux. Heureuse encore, je dois le dire, heureuse d'avoir été, par de terribles mais miséricordieux châtiments, arrêtée au milieu d'une course qui la précipitait inévitablement, dans des maux plus épouvantables encore !

» Prie donc pour moi, ma chère Sabine. Unis-toi par le cœur aux dignes filles de la Charité, qui m'ont recueillie et qui me prodiguent ici tous les soins d'une maternelle affection. Leurs exemples achèvent ce que leur charité a commencé et tournent enfin vers Dieu une âme ingrate, qui s'en est tenue si longtemps éloignée.

» Ton ancienne amie, l'excellente sœur Stéphanie, est surtout pour moi d'une bonté, d'une douceur, d'un dévouement, dont tu ne peux te faire d'idée. C'est un ange que le Seigneur m'a envoyé pour me guider et me soutenir. Les paroles, qui tombent de ses lèvres, sont pour moi comme un miel rafraîchissant, qui adoucit mes plaies.

» Tu vois qu'au milieu même de mes peines, Dieu m'a ménagé des consolations; mais rien ne m'en a fait éprouver de plus sensible que l'admirable nouvelle, que tu me donnes, du retour de Prosper aux principes de religion, qui avaient fait le bonheur de ses premières années. Je ne peux te dissimuler que la funeste influence que j'avais exercée sur mon frère, que la pensée des conséquences fatales qui devaient en résulter pour lui, étaient une des peines qui m'accablaient le plus. Aussi j'ai regardé ce changement inattendu comme la plus grande faveur qui puisse m'être accordée.

» Assure bien Prosper de tous les vœux que je forme pour lui ; présente-lui mes regrets et mes excuses , et engage-le , si les affaires le lui permettent , à venir au plus tôt jusqu'ici. Le seul désir que je forme , c'est de le voir et de m'entretenir quelques instants avec lui , avant d'arriver à mon dernier jour , qui , je le crois , ne doit pas être éloigné.

» Surtout, ma bonne sœur , que ces prévisions de fin prochaine n'alarment pas trop ta tendresse. Si Dieu me condamne à vivre encore de longues années , j'accepterai , en le bénissant , cette dure épreuve ; mais si , comme tout me le fait présumer , je n'ai plus que peu de temps à passer sur la terre , ne le regrette pas pour ta sœur , mais attire sur elle , par ta compatissante ferveur , les grâces qui sont si nécessaires à l'heure suprême.

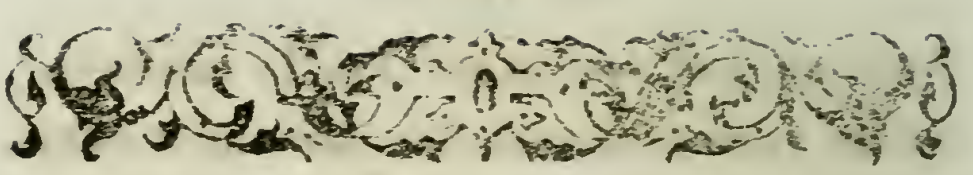
» Sois encore mon interprète auprès de M. et Mme Rennecour ; je ne sais comment m'exprimer pour rendre ce que leur sou-

venir me fait éprouver. J'ai la confiance, Sabine, que tu sauras lire dans mon cœur, tu y verras toutes mes douleurs, tout mon repentir, toutes mes affections et tous mes vœux.

» Adieu !..... Voilà une lettre bien longue ; j'ai dû l'écrire en plusieurs fois..... Regarde-la comme l'expression de mes suprêmes pensées. Pour toi seule, j'ajouterai un mot : N'oublie pas devant Dieu celui qui nous a plongés dans de si grands malheurs.

» Ta sœur,

» AURÉLIE. »



XXVII.

Trois jours après la réception de cette lettre, Prosper se disposait à partir, pour aller voir son infortunée sœur, lui porter les consolations de l'amitié et l'expression de l'attachement de tous, lorsque Stéphanie leur écrivit pour leur apprendre une nouvelle, qu'ils ne pouvaient supposer si prochaine.

La digne sœur leur annonçait qu'Aurélie avait éprouvé une grande défaillance, le lendemain du jour qu'elle avait écrit à Sabine ; qu'elle s'était remise néanmoins peu

à peu, et qu'on espérait que cette crise ne se renouvellerait pas, lorsque tout-à-coup, pendant la nuit, une violente syncope lui enleva l'usage de ses sens. La sœur, qui veillait près d'elle, lui prodigua tous les soins imaginables; mais il fut impossible de la rappeler à elle-même. On lui administra le sacrement de l'extrême-onction, et elle expira quelques heures après, sans pouvoir prononcer une parole.

» Ce qui nous rassure toutes, dans ce triste évènement, ajoutait sœur Stéphanie, ce qui sera aussi pour vous un grand sujet de consolation, c'est que le matin même, Aurélie, qui, à l'extérieur ne paraissant nullement en danger, a insisté pour recevoir les sacrements. Elle se confessa et communia avec les plus tendres sentiments de piété. Pendant la journée, elle passa plusieurs heures dans un recueillement profond; puis elle me demanda près d'elle et me parla avec attendrissement de sa famille et de ses bienfaiteurs.

» Comme c'était là le sujet ordinaire de nos conversations, il ne me vint pas à la pensée que sa fin pût être si prochaine, et je l'engageai à prendre quelque distraction. « J'en suis incapable, me répondit-elle avec une affectueuse douceur ; ma seule distraction est de prier et de m'entretenir avec vous..... Dieu me fait de grandes grâces, ma chère sœur ;.... le monde, avec tous ses plaisirs, me laissait le cœur vide ; Dieu, au milieu de toutes mes peines, me rend heureuse.

» Je la regardai avec émotion. Ce mot, *je suis heureuse*, dans la bouche de la brillante Aurélie, couchée sur un lit d'hôpital, éloignée de tous ses parents, exposée à toutes les humiliations et à toutes les douleurs, me semblait être le plus bel hommage rendu à notre sainte religion.

» Quand je la quittai, le soir, je la trouvai également paisible. Son visage avait même plus de sérénité que de coutume. Elle voulut m'embrasser ; puis elle saisit

la croix que je porte suspendue ; elle la regarda pendant quelque temps avec des yeux mouillés de pieuses larmes, et la porta en silence à ses lèvres.

» Ce furent là nos derniers adieux. Puissé-je mourir comme elle, et la rejoindre dans le bienheureux séjour, où j'ai la confiance que l'aura appelée la divine miséricorde !.... »

La nouvelle de cette mort, si prompte et si sainte à la fois, fit la plus forte impression à l'hôtel Rennecour. Les évènements graves qui se succédaient avec tant de rapidité, disposaient les cœurs aux pensées sérieuses.

M. Rennecour, satisfait d'avoir échappé aux plus grands désastres, mais dégoûté des affaires, qui lui rappelaient de si tristes souvenirs, témoignait le plus vif désir de quitter la banque et de céder sa maison à Prosper, pour qui il avait la plus grande estime. Celui-ci, peu confiant dans ses propres forces, chercha à atermoyer autant

qu'il le put ; mais il dut céder enfin aux instances de son bienfaiteur et aux conseils de Léon de Morland, qui était devenu son inséparable ami.

Mme Rennecour avait vieilli avant le temps. Quoique moins âgée que son mari, elle était tombée dans une sorte d'hypocondrie, qui la rendait morose, bizarre et excessivement difficile à satisfaire. Sabine lui consacrait toute son existence. Ingénieuse à la distraire, inaccessible au découragement, invincible dans sa patience, elle se multipliait autour d'elle, et se trouvait toujours prête à entrer dans ses vues et à contenter ses moindres caprices.

Les années se passèrent ainsi et amenèrent, dans leur cours, une véritable prospérité dans les affaires. Murville, qui avait conservé les fonds de M. Rennecour, lui fit partager les bénéfices et rendit par là plus d'aisance à sa position.

Les infirmités étaient aussi venues éprou-

ver la constance de M. Rennecour. Des accès de goutte le forçaient à garder constamment la chambre. L'ennui et l'impatience gagnaient cet homme, qui, malgré son âge, avait conservé l'activité de son caractère. La lecture était devenue sa seule distraction ; mais elle lui fatiguait considérablement la vue.

Sabine s'offrit à lui lire ses journaux, ce qui durait au moins deux heures tous les jours.

« Sabine, mon enfant, lui disait-il, je suis désolé de fatiguer ainsi votre poitrine qui n'est pas trop forte.

» — Il y a des grâces d'état, dit un jour Sabine, je vous assure que cet exercice-là fortifie, et bien loin d'être fatiguée, monsieur, je suis toujours tentée de vous proposer de vous lire encore quelqu'autre chose.

» — Et quoi, par exemple ?

» — J'ai un petit livre qui fait tout mon bonheur, c'est celui-là que je voudrais vous faire connaître.

» — Le petit livre, soit; mais le bonheur, mon enfant, il n'y en a plus de possible. A mon âge tout est fini, voyez-vous.

» — Eh! monsieur, tout n'était-il pas fini pour moi dès ma naissance? Les bontés que vous ne m'avez pas plus épargnées qu'à mon frère et à ma pauvre Aurélie, n'ont pu me préserver d'une caducité précoce; et, si, au plus fort de ces maux, j'ai trouvé le bonheur, n'est-ce pas une preuve qu'il n'est point incompatible avec les infirmités et la destruction d'un corps périssable?

» — Voilà un raisonnement bien concluant, et je me croirais téméraire de le récuser sans examen, puisque vous parlez par expérience. Pauvre enfant, qui n'avez eu jamais ni santé, ni jeunesse, et qui cependant prétendez être heureuse! Voyons donc votre livre..... *Imitation de Jésus-Christ.* J'ai entendu parler de cela dans ma jeunesse, mais alors j'y ai fait peu d'attention. Peut-être aujourd'hui le com-

prendrais - je mieux ? Allons, lisez - moi quelques-unes de ces pages consolantes. »

Depuis ce temps, Sabine ne manquait jamais de faire suivre sa lecture de journaux de celle d'un chapitre de l'*Imitation de Jésus-Christ*.

M. Rennecour était peu communicatif ; mais les vérités qu'il entendait ainsi chaque jour, et qui tombaient sur une terre bien préparée par l'adversité et les souffrances, finirent par détruire toutes ses préventions et par l'amener à l'amour et à la pratique d'une religion, dont il pouvait apprécier les bienfaits par tout ce qui se passait autour de lui.

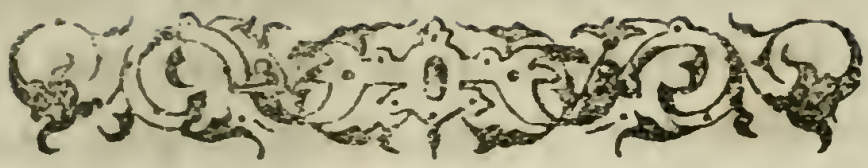
Un résultat non moins heureux se produisait à l'égard de Mme Rennecour. Elle finit par s'accoutumer à son sort, que les soins de Sabine lui avaient singulièrement adouci.

Le luxe superflu était en réalité la seule chose qui manquât à Mme Rennecour. Surprise de trouver une vie commode et même

agréable au sein de la médiocrité, elle s'aperçut bientôt que, pour lui procurer tous ces avantages, Sabine s'imposait à elle-même de grandes privations de toute espèce.

Un si généreux dévouement attendrit profondément cette femme si légère ; elle voulut à son tour être utile, et ce fut en soulageant sa compagne dans quelques détails du ménage, qu'elle essaya de ranimer ses forces énervées ; sa santé y gagna, et ses facultés morales en éprouvèrent aussi une heureuse influence.

Ainsi désoccupée d'elle-même, Mme Rennecour sentait croître tous les jours son affection et sa confiance pour Sabine, qui était devenue tout son univers. Elle se plaisait à partager ses vues, à faire tout ce qu'elle pouvait, de concert avec elle, à l'aider dans ses œuvres de charité, à l'accompagner à l'église et à l'imiter en tout, afin de participer au bonheur qu'elle voyait goûter à sa jeune compagne.



XXIX.

Tandis que ces heureux changements s'opéraient dans l'intérieur de la famille Rennecour, et que l'influence de Sabine, cet être si longtemps délaissé et dédaigné, y faisait régner la félicité qui accompagne toujours la bonne conscience, Prosper continuait à rendre à la maison de banque toute sa réputation et à consolider son crédit.

Son retour à la religion réveilla en lui les bonnes qualités, que la dissipation et les

séductions du monde avaient fait sommeiller dans son cœur. Il se retrouva tout à la fois modeste et ferme, doux et actif, économe et charitable.

La société de Léon de Morland, qui faisait ses délices, lui venait admirablement en aide pour lui inspirer de bonnes pensées et le fortifier dans la piété et dans la vertu. Rien n'était plus touchant que de voir ces deux véritables amis, unis par les liens du plus pur attachement, marcher ensemble dans la carrière des bonnes œuvres, et remplir, de la manière la plus édifiante, les plus saints devoirs.

Il ne manquait plus à Prosper que de faire choix d'une épouse qui pût assurer son bonheur. Les prières et la sollicitude fraternelle de Léon lui firent trouver cet inestimable trésor. Ce ne fut pas au milieu des cercles, ni parmi les femmes éprises du monde, que Prosper choisit la compagne de sa vie ; il avait trop expérimenté combien ces fleurs, en apparence si bril-

lantes, cachent de ronces et de venin ; mais il la chercha dans une de ces familles vénérables, qui ont conservé la tradition des vertus antiques, et qui la transmettent à leurs enfants, comme le plus précieux héritage.

La jeune dame Murville se montra en tout digne du choix et de l'affection de son époux ; s'acquittant de tous ses devoirs avec une irréprochable fidélité et une aisance pleine de douceur, elle fit goûter à tout ce qui l'entourait, cette félicité calme et pure, inséparable compagne de la vertu.

Léon jouissait du bonheur de son ami. Tous les jours, il rendait grâces à Dieu de lui avoir donné les moyens de remplir les volontés de son père, et d'avoir ainsi coopéré à l'expiation d'un passé de si funeste mémoire. Heureux d'avoir accompli une tâche, si douce à son cœur, il se sentait porté à compléter la réparation des fautes paternelles, en consacrant le reste de son existence au service des autels et au soulage-

ment de ses frères. Après y avoir mûrement réfléchi et avoir appelé, par ses prières, les lumières du ciel, il ne douta plus de sa vocation. Son entrée au séminaire fit une grande impression dans le monde, qui ne pouvait s'empêcher de rendre hommage à la sagesse de sa conduite, à l'étendue de ses connaissances, et à la noble générosité de son caractère.

L'exemple d'un jeune homme si accompli, si favorisé de tous les dons de la fortune et du génie, fit faire à plusieurs des réflexions sérieuses et salutaires.

Rien ne fut plus touchant que les adieux des deux amis. Prosper était tellement habitué à vivre avec Léon comme vivent des frères, que cette séparation fut pour lui le plus grand sacrifice qu'il eût encore eu à offrir au Seigneur. Léon lui fit comprendre que la voix de Dieu l'appelait et qu'il devait obéir ; qu'au surplus, l'éloignement et l'absence ne pouvaient diviser des âmes inséparablement unies, et que, jusqu'au

tombeau et au delà, Prosper et Léon n'auraient qu'un cœur pour s'aimer, et pour aimer le Dieu infiniment bon, source de toute affection pure et de toute amitié véritable.

FIN.

Lille, imprimerie de L. Lefort. 1844.

Ef 2 3